

Compte rendu du livre:
Christina Strantchevska-Andrieu.
La découverte de la langue bulgare
par les linguistes russes au XIX^e siècle.
Toulouse, 2011, 522 p.
(*Slavica occitania*, 2011, № 32)

Ekaterina VELMEZOVA

Université de Lausanne

Habent sua fata libelli.

Habent sua fata libelli. Les livres ont leurs destinées – leurs auteurs aussi. Le livre de Christina Strantchevska-Andrieu (1967-2010) *La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle* est la publication de sa thèse de doctorat soutenue avec beaucoup de succès à l'Université de Toulouse – le Mirail le 27 novembre 2009 devant le jury composé de son directeur de recherches, le professeur Roger Comtet (Université de Toulouse – le Mirail), du professeur Jack Feuillet (INALCO, Paris), du professeur Michel Billières (Université de Toulouse – le Mirail) et de moi-même¹. Cette thèse, consacrée aux études bulgares en Russie et rédigée en français, reflétait non seulement les intérêts scientifiques de la chercheuse, mais aussi, en partie, sa biographie où les côtés bulgare, russe et français étaient liés de façon très étroite. Née à Varna en Bulgarie, C. Strantchevska-Andrieu a étudié à Leningrad avant de s'installer en France en 1992, où, depuis 2002 et jusqu'à sa mort, elle enseignait au Département de slavistique de l'Université de Toulouse – le Mirail. Après la soutenance, Christina avait l'intention de publier sa thèse. De plus, elle avait lancé plusieurs projets: préparer un numéro de la revue *Slavica occitania* consacré aux études bulgares; organiser à l'Université de Toulouse – le Mirail un colloque international sur l'étude des langues slaves «vues de l'extérieur»,

¹ Cf. le compte rendu de sa thèse publié en 2010 (Andrieu 2010).

par les chercheurs «slaves»² dont les langues maternelles n'étaient pas les mêmes que les idiomes qu'ils étudiaient – ce qui aussi correspondait à la problématique de sa thèse, la «découverte» du bulgare par les linguistes russes. Elle avait également accepté ma proposition de publier un chapitre de sa thèse dans un numéro des *Cahiers de l'ILSL*, à Lausanne... Or, le 27 juillet 2010 Christina Strantchevska-Andrieu est décédée à Toulouse d'un arrêt cardiaque.

Ainsi, sa thèse a été préparée pour la publication par R. Comtet qui s'était chargé de corriger les erreurs typographiques du manuscrit. Et à la place de son article, je publie dans ce recueil mon compte rendu de son livre. Le volume assez important de ce compte rendu – où j'expose en détail les grandes lignes de sa recherche, en les corroborant par les citations correspondantes – est une façon de rendre hommage à notre collègue-slavisante, enseignante et chercheuse talentueuse Christina Strantchevska-Andrieu dont je déplore la mort précoce qui est tellement injuste.

1. LA STRUCTURE DU LIVRE

Dans la recherche de C. Strantchevska-Andrieu est analysé un épisode peu connu de l'histoire de la slavistique: la «découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^{ème} siècle». Il s'agit plus particulièrement d'une étude détaillée de la première grammaire et du premier dictionnaire du bulgare qui ont été rédigés en russe, par Ju.I. Venelin (1802-1839) et par A.L. Djuvernua (1838-1886), respectivement. Le livre est composé d'une Introduction, trois Parties, une Conclusion, plusieurs Annexes, une Bibliographie et un Index des noms propres. Dans l'Introduction (p. 7-10), sont définis les objectifs de la recherche et est brièvement présentée la structure générale du travail. L'auteur y introduit également quelques indispensables précisions terminologiques – entre autres, elle explique ce qu'elle sous-entend par la *découverte* (cf. le titre même de son ouvrage: *La découverte de la langue bulgare...*):

«Découvrir implique révéler ce qui était ignoré, inconnu mais cela ne signifie pas que le découvreur soit obligatoirement celui qui a abordé en premier un sujet donné. [...] Dans notre cas, la découverte du bulgare correspondra à la première description complète de la langue bulgare réalisée par un linguiste russe [...]» (p. 7-8; l'auteur souligne).

² Nous prenons l'adjectif *slave(s)* entre guillemets pour insister sur la nécessité d'utiliser ce mot avec beaucoup de précaution en dehors des contextes purement linguistiques – même si plus loin, dans les expressions comme *chercheurs slaves*, *linguistes slaves*, *nations slaves*, *pays slaves*, *peuples slaves*, *monde slave*, *les Slaves*, etc., nous n'utiliserons plus les guillemets, pour éviter les répétitions.

Enfin, la chercheuse s'arrête ici sur les matériaux de sa recherche, en précisant que, la plupart des documents du XIX^{ème} siècle étant difficiles d'accès, elle s'était vue obligée de réaliser de nombreux déplacements pour travailler dans des bibliothèques non seulement en France, mais aussi en Bulgarie, en Russie et en Tchéquie.

Dans la première Partie du travail, intitulée «Divers fondements linguistiques et historiques ayant conduit à la découverte du bulgare» (p. 11-103), C. Strantchevska-Andrieu, en considérant «qu'un travail de recherche s'inscrit toujours dans une continuité» (p. 13), examine les «orientations magistrales de la description des langues qui préparent les grands changements du XIX^{ème} siècle» (p. 7) – avant tout, le développement du comparatisme (p. 13), initié en grande partie par la découverte du sanskrit par William Jones en 1786 (p. 57). Parmi ces «orientations», une attention particulière est consacrée aux principes généraux de l'analyse grammaticale entreprise par les auteurs des grammaires et des dictionnaires, à l'apport des «traditions» grecque et latine de l'étude des langues (idiomes slaves, entre autres), ainsi qu'aux origines de la typologie linguistique au XIX^{ème} siècle. D'autre part, C. Strantchevska-Andrieu distingue plusieurs facteurs qui ont influencé, plus particulièrement, la slavistique de cette époque – et, en particulier, le travail de Venelin et de Djuevnuia: l'«éveil» des nations slaves qui aspiraient à une autonomie politique et culturelle, l'image que l'on avait de la Bulgarie au début du XIX^{ème} siècle, ainsi que l'évolution générale de la politique extérieure de la Russie qui était liée aux études du bulgare. Dans la deuxième Partie du livre («Prémises de la découverte du bulgare au début du XIX^{ème} siècle» [p. 105-191]) est analysé l'état général de la slavistique russe au moment de la «découverte du bulgare», ainsi que la façon dont se réalisait la transmission des savoirs entre savants à cette époque. Enfin, dans la troisième Partie («La grammatisation de la langue bulgare par les linguistes russes» [p. 193-451]) sont décrits, de façon minutieuse, la *Grammaire de la langue bulgare contemporaine* [*Grammatika nyneshnego bolgarskogo narečija*] (dont la première version date de 1834) de Ju. Venelin et le *Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires et les ouvrages édités récemment* [*Slovar' bolgarskogo jazyka po pamjatnikam narodnoj slovesnosti i proizvedenijam novejšej pečati*] (1885-1889) d'A. Djuevnuia. Soulignons tout de suite que, dans les deux cas – mais surtout, comme nous le verrons plus loin, dans le cas de Venelin, – le défi des «découvreurs» était de taille: il s'agissait de décrire une langue encore peu connue et qui, typologiquement, était (et reste toujours) très particulière parmi les autres langues slaves (le bulgare a perdu les déclinaisons et l'infinitif, il a développé un article postposé, etc.³). Comme l'explique C. Strantchevska-Andrieu en s'appuyant, entre autres, sur S. Auroux⁴, ces deux types de description des langues, grammaires et dictionnai-

³ Notons d'ailleurs que le macédonien possède aussi ces trois traits caractéristiques (Usikova 1990).

⁴ Auroux (éd.), 1989-2000, t. 2, p. 28, cité à la p. 18.

res, qui constituent «deux regards logiquement complémentaires sur la langue» (p. 37), sont indispensables pour que telle ou telle langue soit officiellement reconnue par la communauté linguistique. Leur création met fin au processus de grammatisation d'une langue. Comme le souligne l'auteur, «[i]l existe [...] très peu de travaux critiques» sur les ouvrages qu'elle analyse dans sa monographie⁵. Cela lui a permis d'exprimer son point de vue «hors de toute opinion préexistante» (p. 224).

Un point fort du livre consiste dans le fait que, à part la *Grammaire* et le *Dictionnaire* bulgares, d'autres travaux de Venelin et de Djuvernua sont également abordés (mentionnons sous ce rapport les corpus de leurs principales œuvres [p. 205-208 et p. 402-403, respectivement]). Ainsi, en ce qui concerne Venelin, à part sa *Grammaire du bulgare*, C. Strantchevska-Andrieu analyse encore brièvement ses autres recherches, comme (p. 199-201) *Les Bulgares anciens et contemporains dans leurs relations politiques, ethnographiques, historiques et religieuses avec les Russes* [*Drevnie i nynešnie bolgare v političeskom, narodopisnom, istoričeskom i religioznom ix otnošenii k rossijanam*] (1829)⁶, *De la source de la poésie populaire et de la russe méridionale en particulier* [*Ob istočnike narodnoj poëzii i o južnorusskoj v osobennosti*] (1834) et *De la nature des chansons populaires des Slaves au-delà du Danube* [*O xaraktere narodnyx pesen u slavjan zadunajskix*] (1835) (p. 201-202). De la même façon, à part le *Dictionnaire* de Djuvernua, dans le livre sont analysés ses autres travaux, comme *Stanislav Znoemskij et Jan Hus. Deux chapitres sur l'histoire de l'Université de Prague* [*Stanislav Znoemskij i Jan Gus. Dve glavy ob istorii Pražskogo universiteta*] (1870), *Des strates historiques dans la formation des mots slaves* [*Ob istoričeskom nasloenii v slavjanskom slovoobrazovanii*] (1867) (p. 395-398)⁷, ainsi que l'«Étude des voyelles de la langue bulgare» [*Obzor glasnyx bolgarskogo jazyka*] qui a été rédigée par Djuvernua en guise d'introduction pour le deuxième volume de son *Dictionnaire* (p. 422-431).

Les biographies de Venelin et de Djuvernua sont aussi présentées dans la monographie (et, en général, les différentes facettes de l'activité de ces chercheurs sont étudiées) – référons-nous, par exemple, à une hypothèse intéressante sur les origines de Djuvernua, dont les ancêtres étaient peut-être originaires de Montbéliard (p. 391), d'où l'intérêt non seulement épistémologique, mais aussi historiographique du livre.

Dans la Conclusion (p. 453-459), l'auteur présente brièvement les résultats de sa recherche et indique plusieurs pistes pour les futurs travaux en rapport avec la thématique et la problématique de son étude.

⁵ Cf. sous ce rapport la Bibliographie du livre (p. 479-515).

⁶ D'après la chercheuse, c'est le travail «le plus lu» de Venelin (p. 220).

⁷ Cette recherche pourrait présenter un intérêt particulier pour la raison suivante: Djuvernua y découvre que «la composition phonétique du radical est fonction de sa relation avec les différents morphèmes» (Djuvernua 1867, p. 202, cité à la p. 396), ce qui amène C. Strantchevska-Andrieu à penser à la théorie des laryngales formulée ultérieurement par F. de Saussure.

La Bibliographie contient plus de 300 sources rédigées en diverses langues (russe, bulgare, français, anglais, allemand, etc.).

Les Annexes – comme nous le verrons plus loin, très utiles – servent à mieux illustrer certaines thèses de l’auteur.

2. LE CONTENU DE LA RECHERCHE DÉPASSANT LE SUJET ANNONCÉ DANS LE TITRE

2.1. L’IMPORTANCE DU *CONTEXTE*

Comme le montre déjà cette brève présentation, le contenu réel du livre dépasse largement le sujet annoncé dans le titre⁸: la «découverte» du bulgare est analysée dans un contexte beaucoup plus large de l’histoire de la slavistique et des idées linguistiques en général.

Entre autres, dans le livre sont distingués plusieurs facteurs qui ont déterminé l’intérêt des Russes pour la Bulgarie au début et dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Parmi ces causes il y en avait de

— politiques (la révolte bulgare en 1876 «qui attirera vers ce peuple le regard de toute l’Europe et provoquera l’intervention de la Russie» en 1877-1878 [p. 80], plusieurs guerres russo-turques, etc.): ce qui intéresse ici la chercheuse, c’est «de montrer comment s’est effectué le passage d’un sujet de recherche du domaine politique au domaine linguistique» (p. 94);
 — «purement» intellectuelles⁹, comme, en particulier, la découverte, en 1795, du manuscrit du *Dit d’Igor* [*Slovo o polku Igoreve*] par A. Musin-Puškin, laquelle découverte «marque le début d’une période de quête intense de manuscrits anciens avec l’espoir de découvrir des textes écrits de la main des saints missionnaires Cyrille et Méthode» (p. 76). C’est l’une des raisons pour lesquelles «les pays slaves du Sud deviennent [...] une destination privilégiée pour les slavissants russes» (*ibid.*).

En discutant également de la «nécessité», pour une «découverte», d’être faite non seulement «au bon moment», mais aussi au «bon endroit»

⁸ En témoigne, entre autres, le fait que le volume de la troisième partie du livre (environ 250 pages), où la *Grammaire* de Venelin et le *Dictionnaire* de Djuvernua sont étudiés, ne dépasse même pas d’une centaine de pages celui des deux premières parties (environ 180 pages), où ces deux ouvrages ne sont pas abordés directement. Ainsi les deux premières parties du livre ne font que *préparer* le lecteur à la «découverte» du bulgare à travers le prisme de sa description par Venelin et Djuvernua. (D’ailleurs, même dans la troisième partie du livre, consacrée aux ouvrages de Venelin et de Djuvernua par excellence, il ne s’agit pas que de la linguistique, mais aussi des événements qui permettent de mieux comprendre tel ou tel aspect de la première grammaire et du premier dictionnaire russes du bulgare – comme, par exemple, le voyage de Venelin en Bulgarie et son bilan [p. 208-221], «le contexte linguistique russe dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle» [p. 367-383], etc. – et cela malgré le fait que, comme C. Strantchevska-Andrieu l’avoue [p. 81], l’exhaustivité de la description n’était pas son but.)

⁹ Nous prenons le mot *purement* entre guillemets pour souligner le fait que, dans la plupart des cas, même les disciplines académiques les plus théoriques et abstraites peuvent être influencées par la politique ou par l’idéologie de telle ou telle époque.

pour être acceptée par la communauté scientifique, C. Strantchevska-Andrieu rappelle à juste titre que «derrière chaque “découvreur” officiel il existe des pionniers restés dans l’ombre auxquels il convient de rendre hommage» (p. 58). C’est pourquoi, elle accorde beaucoup d’attention à la linguistique (et, entre autres, aux études bulgares) avant Venelin et Djuvernua.

Ainsi, une partie de la recherche (p. 108-121) est consacrée aux «al-lusions au bulgare jusqu’à la fin du XVIII^{ème} siècle». Ensuite, la chercheuse aborde le problème de «l’évocation du bulgare dans le premier tiers du XIX^{ème} siècle» (p. 121-129). De plus, C. Strantchevska-Andrieu parle des «initiateurs» des recherches sur le bulgare (p. 131-142), en désignant ainsi A.L. Schlözer, J. Dobrovský, J. Kopitar et A.X. Vostokov –

«[...] ceux qui, dans un contexte favorable, appellent les chercheurs à faire de la langue bulgare un objet d’études à part entière. Ils jouissent d’une notoriété suffisante pour être entendus par la communauté linguistique et amorcer le début d’une orientation nouvelle» (p. 131).

Leur rôle dans les études du bulgare était non négligeable malgré leurs conclusions parfois erronées sur cette langue: ainsi, par exemple, trop influencé par le «modèle [linguistique. – E.V.] slavon», Dobrovský n’a pas «osé» mettre en évidence l’absence de l’infinitif en bulgare moderne (p. 136). Par contre, c’est Kopitar qui fut le premier à insister sur la spécificité morphologique du bulgare, comme son article (p. 138-139) ou la perte de la déclinaison (p. 139), c’est-à-dire, sur la «latinité grammaticale»¹⁰ du bulgare: d’après les commentaires de C. Strantchevska-Andrieu, «[n]ous voyons ici les prémisses d’une identification du groupe des langues balkaniques» (p. 140).

En ce qui concerne les «prédécesseurs directs» de Venelin et de Djuvernua (p. 143-191), C. Strantchevska-Andrieu en distingue deux: V. Karadžić, disciple de Kopitar, et P.I. Keppen. Elle précise que, après le travail des «initiateurs» (mentionnés ci-dessus),

«[...] viennent les premiers écrits que l’on ne peut encore assimiler à une “découverte” car ils n’abordent pas la langue bulgare dans son ensemble et de manière suffisamment approfondie. Ces premiers écrits porteront plus facilement les noms de *remarques grammaticales* ou de *lexique* que ceux, plus solennels, de *grammaire* ou de *dictionnaire*. Néanmoins, ils apporteront suffisamment de matériau pour servir d’appui aux travaux ultérieurs» (p. 132; l’auteur souligne).

D’après le chercheur contemporain G.K. Venediktov (cité à la p. 147), en général,

¹⁰ L’expression est de N.M. Petrovskij (Petrovskij 1914, p. 70, cité à la p. 140).

«[...] la slavistique doit ses premiers renseignements sur le bulgare contemporain au *Complément aux dictionnaires comparatifs de Saint-Pétersbourg* [*Dodatak k Sanktpeterburgskim sravnitel'nim rječnicima sviju jezika i narečija, s osobitim ogledama Bulgarskog jezika*] [*sic. – E.V.*]» (1822) de Karadžić

(cf. en particulier les remarques grammaticales «qui accompagnent les vingt-sept chansons populaires présentées dans le *Dodatak*» [p. 165]). Effectivement, malgré le fait que «Karadžić n'avait pas connaissance du bulgare dans son ensemble» (p. 163), ce qui explique «le caractère limité» de sa description du bulgare, «ainsi que ses inexactitudes faussant l'image du bulgare au profit du serbe» (p. 173), ce célèbre slavisant

«[...] pose des repères importants: la nécessité d'une normalisation de l'orthographe, l'originalité de la langue qui se traduit par une absence des cas et leur remplacement par des prépositions, l'allusion à la possibilité d'isoler différents dialectes»

du bulgare (p. 171).

En ce qui concerne Keppen, il sera «le premier slavisant russe qui abordera des questions du bulgare contemporain dans ses écrits» de façon approfondie (p. 177), ainsi que «le premier savant russe chez qui le bulgare apparaîtra comme un objet d'étude autonome» (p. 190). Ses *Carnets de voyage*, écrits pendant son long voyage en Europe en 1821-1824, contiennent de l'information non seulement «civilisationnelle» sur la Bulgarie et ses habitants, mais aussi des remarques sur la langue bulgare. Plus particulièrement, dans ces notes sont abordés les problèmes des dialectes, de l'orthographe et de la prononciation du bulgare (p. 179); de plus, elles contiennent une liste composée de 360 mots bulgares – «le premier essai lexicographique de recensement de mots bulgares réalisé par un savant russe» (p. 189).

À part ces études bulgares, C. Strantchevska-Andrieu indique quelques sources russes qui pouvaient inspirer Venelin dans la rédaction de sa *Grammaire* (p. 224-227): *Essai de nouvelle orthographe russe fondée sur les règles de la grammaire russe et les meilleurs exemples des écrivains russes* [*Opyt novogo rossijskogo pravopisanija, utverždennogo na pravilax rossijskoj grammatiki i na lučšix primerax rossijskix pisatelej*] (1773) de V.P. Svetov et *Grammaire russe* [*Rossijskaja grammatika*] (1788) d'A.A. Barsov. (Malheureusement, en constatant «de nombreux points communs», ainsi que «certaines orientations et prises de position» similaires [p. 226] entre les travaux de Venelin, d'un côté, et de Svetov et Barsov, de l'autre, C. Strantchevska-Andrieu n'en donne pas d'exemples.)

Mais si, déjà avant Venelin, les linguistes russes réfléchissaient sur la langue bulgare – entre autres, dans ses rapports avec le russe – c'était pour la première fois qu'il s'agissait, dans sa *Grammaire*, de proposer une description détaillée de la structure grammaticale du bulgare, d'où la

grande importance de cet ouvrage, importance qui dépassait les limites de la slavistique russe:

«Au moment de l'élaboration de sa description du bulgare, Venelin ne pouvait s'appuyer sur d'autres descriptions de cette langue pour la simple raison que celles-ci n'existaient pas encore. L'ouvrage de Venelin était rédigé au début des années 1830, c'est-à-dire avant la publication de la *Première grammaire bulgare* [*Bolgarska grammatika sega pervo sočinena*] de Neofit Rilski (1835), de la *Grammaire slavo-bulgare* [*Grammatika slaveno-bolgarska*] de Kristaki Pavlovič (1836) ou encore de celle de Neofit Boyveli. Le *Dodatak* de Vuk Karadžić constituait alors la seule source grammaticale possible»

pour Venelin (p. 236) et, dans le cas de ce dernier, il s'agissait donc de la première description détaillée de la grammaire bulgare en général, dans le monde entier – et non seulement en Russie.

Après avoir parlé des précurseurs de Venelin, de la même façon, avant de se lancer dans l'étude détaillée du *Dictionnaire* de Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu distingue les grandes tendances de la lexicographie de l'avant-dernier siècle: dès le début du XIX^{ème} siècle, se manifestent «la volonté d'établir une distinction claire entre dictionnaire et encyclopédie», ainsi que «l'intérêt accru pour la langue vivante russe, étudiée dans son environnement urbain et paysan» (p. 373), de sorte que «[l']intérêt pour la langue russe littéraire va de pair avec le besoin d'approfondir l'étude des sources populaires qui la nourrissent» (p. 374) – ce dont témoigne, entre autres, le célèbre dictionnaire de V.I. Dal', paru dans les années 1860¹¹. D'autre part, si «le travail sur la langue russe gagne en profondeur et en valeur» à cette époque, cela permet en même temps «le développement des dictionnaires de langues étrangères» (p. 374): entre autres, «[d]ans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, l'intérêt pour la lexicographie slave se développe» (p. 377).

À côté de ces grandes tendances, pour encore mieux illustrer le contexte intellectuel de l'époque de Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu distingue quelques approches particulières du traitement du lexique qui présentent le plus grand nombre d'éléments communs avec la démarche de Djuvernua. Il s'agit des initiatives de:

1) (p. 378-379) A.S. Šiškov, qui, entre autres, dès 1815, publie des articles où il expose ses positions lexicographiques. Pour Šiškov, il s'agit d'élaborer un dictionnaire de la dérivation des mots russes «en utilisant les données des autres langues afin d'approfondir l'analyse historique de la sémantique et de la dérivation» (p. 378) (cf. son *Essai de dictionnaire de dérivation des mots contenant l'arbre constitué à partir de la racine* мр. Avec présentation de 24 ramifications et de 920 branches [*Opyt slovo-*

¹¹ D'ailleurs, même l'architecture du *Dictionnaire* de Djuvernua rappelait celle du dictionnaire de Dal', ce qui a permis de les comparer déjà à la fin du XIX^{ème} siècle. Par rapport à l'ouvrage de Dal', le travail de Djuvernua a été parfois considéré comme plus progressiste sous certains aspects – comme, par exemple, la richesse documentaire (p. 414).

proizvodnogo slovarja, soderžaščij v sebe derevo stojaščee na korne mp. *S označeniem 24 kolen i 920 vetvej*] édité en 1833 [*ibid.*]). Mais, C. Strantchevska-Andrieu n'explique pas ce que le travail de Šiškov avait en commun avec le *Dictionnaire* de Djivernua;

2) (p. 379-380) P.I. Sokolov qui a rédigé et édité en 1834 le *Dictionnaire fondamental slavon-russe* [*Obščij cerkovno-slavjano-rossijskij slovar'*]: un ouvrage «de type référentiel» qui inclut l'ensemble des mots – russes, slavons, vieux russes – recueillis par l'auteur. À ces mots, Sokolov donne des «définitions courtes et pertinentes qui ne retiennent que les traits les plus caractéristiques», et non pas les interprétations de style encyclopédique.

«De plus, pour la première fois, Sokolov met en place un système de disposition des mots par catégories des formes dérivées: substantifs, adjectifs et adverbes, sans oublier les suffixes de valeur appréciative qui peuvent y être ajoutés. Dans les dictionnaires académiques précédents, ces catégories, considérées comme des variantes spécifiques, étaient évoquées sous l'enseigne d'un mot principal. Sokolov leur attribue une place individuelle dans le glossaire en les accompagnant d'articles explicatifs. Il invente également une manière plus pratique de noter les genres à l'aide des abréviations *м.*, *ж.*, *ср.* qui signifient respectivement le masculin, le féminin et le neutre» (p. 379).

Ainsi ce dictionnaire «s'impose comme un modèle indispensable pour la génération suivante de lexicographes» (*ibid.*) – y compris pour Djivernua;

3) (p. 380-383) A.X. Vostokov qui dirige la rédaction d'une série des dictionnaires russes parus en 1847, 1852 et 1858-1861 (c'est le premier dictionnaire qui intéresse le plus C. Strantchevska-Andrieu). En particulier, à l'ordre du jour était «la définition des limites de la langue russe restreinte à sa variante littéraire» (p. 381), la suppression des archaïsmes et, de façon plus générale, une prédilection pour les mots de la langue vivante (*ibid.*). Plus tard, cette tendance sera typique également pour le *Dictionnaire* de Djivernua. (Par contre, il y a dans ce dernier ouvrage le même genre d'erreurs contre lesquelles Vostokov mettait en garde – comme la négligence des nuances sémantiques des mots ayant des racines similaires [p. 382-383].)

À part cela, C. Strantchevska-Andrieu fait encore l'«état des dictionnaires du bulgare parus avant les années 1890» (p. 385-390) – même si «ces travaux n'ont pas été obligatoirement consultés ou utilisés par Djivernua» (p. 385), – en commençant par «le petit glossaire bulgare joint au lexique quadrilingue (grec-albanais-valaque-bulgare), rédigé sur le modèle des *Januae linguarum* de Comenius [...] et paru en 1770 à Moskopole (Albanie)» (p. 385), en passant par le glossaire de 273 mots faisant partie du *Dodatak* de Karadžić (*ibid.*), le dictionnaire bulgare-français édité en 1871 par I. Bogorov et qui contenait environ 30'000 mots (p. 387), ainsi que plusieurs dictionnaires plus petits (p. 388) et quelques dictionnaires spécialisés (p. 389-390)... Bref, «[l]a production lexicographique est en pleine expansion au moment de la préparation pour l'impression du *Dic-*

tionnaire de Djuvernua» (p. 389). Or, comme le souligne C. Strantchevska-Andrieu en se référant au savant bulgare M. Drinov¹² et en acceptant visiblement son point de vue, même si, à la différence de Venelin, Djuvernua avait déjà des exemples de travaux sur le bulgare sur lesquels il pouvait s'appuyer, «la qualité et le contenu souvent médiocres de ces travaux» permettent d'affirmer la «supériorité» du *Dictionnaire* de Djuvernua, «ainsi que la légitimité de le considérer comme le premier ouvrage complet sur la langue bulgare populaire» (p. 385).

2.2. LE CÔTÉ COMPARATIF DU LIVRE

Discutée plus haut, la notion de *contexte (intellectuel)* suppose toujours celle de comparaison, et le côté comparatif du livre analysé mérite également d'être mis en valeur. En faisant preuve d'une érudition hors du commun, C. Strantchevska-Andrieu compare l'évolution des idées linguistiques dans différents pays:

— dans des pays slaves et en France – référons-nous, par exemple, aux remarques sur le processus de la formation de la terminologie scientifique, technique et culturelle dans les langues slaves et en français, entre le XVI^{ème} et le XVIII^{ème} siècles (p. 51)¹³;

— dans des pays slaves et en Europe occidentale en général (p. 53) – où, à un moment donné,

«[l]e latin comme le slavon perdent progressivement du terrain au profit des langues nationales écrites, tout en enrichissant ces dernières, malgré ce retrait, de leurs orthographe, lexique et grammaire, surtout de leur syntaxe qui assouplit les structures des langues médiévales» (p. 53-54).

Cela permet à la chercheuse de comparer la grammatisation des langues slaves, d'un côté – et des langues romanes, germaniques, etc., de l'autre:

«[...] la grammatisation des nouvelles langues débute par la rédaction de grammaires en langue canonique: en latin pour les langues d'Europe occidentale (rappelons aussi la grammaire du russe de Ludolf écrite en latin¹⁴), en slavon pour les langues de l'Est européen» (p. 54).

¹² Drinov 1892, p. 10, cité à la p. 385.

¹³ Mentionnons aussi l'attention que C. Strantchevska-Andrieu accorde aux origines de la terminologie linguistique en général. On trouve dans son livre des remarques sur l'apparition de termes comme *indo-germanique(s)* (pour les langues indo-européennes, ce terme étant imposé en 1823 par J. von Klaproth [Comtet 1999, p. 124, cité à la p. 65]), *grammaire comparée* (généralement attribué à F. Schlegel et datant de 1808 [Mounin 1967, p. 163, cité à la p. 55]), ou du mot *linguistique* (introduit dans son sens moderne par J. Severin Vater en 1808 [Auroux (éd.), 1989-2000, t. 3, p. 11, cité à la p. 55]), etc.

¹⁴ Ludolf H.W., 1696: *Henrici Wilhelmi Ludolfi Grammatica Russica quae continet non tantum praecipua fundamenta Russicae Linguae, verum etiam Manuductionem quandam ad Grammaticam Slavonicam. Additi sunt in forma dialogorum modi loquendi communiore,*

D'autre part, C. Strantchevska-Andrieu parle du développement de la slavistique en Russie qui, d'après elle, reproduit, dans les grandes lignes, les tendances de la grammatisation en Europe (p. 110);

— en Russie et dans d'autres pays slaves: ainsi, la réforme de l'alphabet russe au XVIII^{ème} siècle est mise en parallèle avec la réforme orthographique de Karadžić, effectuée un siècle plus tard (p. 145), etc.

D'autre part, C. Strantchevska-Andrieu compare l'évolution des idées linguistiques à différentes époques, ce qui peut parfois sembler très audacieux et, en même temps, intéressant, comme, par exemple, la comparaison de la *Grammaire du bulgare* rédigée par Venelin au XIX^{ème} siècle avec la célèbre *Grammaire de Port-Royal* (1660); la mise en parallèle des idées de Djuverna avec les thèses de Saussure¹⁵, etc.

2.3. UNE ATTITUDE CRITIQUE ENVERS LES RECHERCHES DANS LE DOMAINE DE L'HISTOIRE DES IDÉES

En faisant preuve de connaissances profondes dans le domaine de l'histoire des idées linguistiques, C. Strantchevska-Andrieu manifeste parfois en même temps une attitude critique envers ces recherches.

Ainsi, en se référant à des réflexions de R. Comtet¹⁶, elle parle (cf. p. 16 et suiv.) de la nécessité d'introduire des corrections indispensables concernant les langues slaves dans le «Tableau généalogique de la grammatisation des langues vernaculaires» proposé dans le deuxième volume de l'*Histoire des idées linguistiques* dirigé par S. Auroux¹⁷ et reproduit dans les Annexes (Annexe 1, p. 462)¹⁸.

De la même manière, C. Strantchevska-Andrieu n'a pas peur de contredire de temps en temps son directeur de recherches, R. Comtet. Ainsi, quand, après la «découverte» du sanskrit, les linguistes russes essaient de le rapprocher du russe, R. Comtet «voit dans la recherche obstinée de similitudes entre le russe et le sanskrit une volonté de la Russie de renverser la hiérarchie culturelle admise jusque-là en échappant au joug de la tradition gréco-latine»¹⁹. Le regard de C. Strantchevska-Andrieu «étant plutôt orienté vers la relation russo-bulgare», elle arrive

«[...] à une autre interprétation. Selon elle, une forte ressemblance avec le sanskrit ne serait pour les Russes qu'une preuve supplémentaire de l'ancienneté

Germanice aequae ac Latinae explicati, in gratiam eorum qui linguam Latinam ignorant. Una cum brevi vocabulario rerum naturalium. Oxonii. A.D. MDCXCVI. – E.V.

¹⁵ Cf. plus haut, la note 7.

¹⁶ Comtet 1997.

¹⁷ Auroux (éd.), 1989-2000, t. 2.

¹⁸ En particulier, en ce qui concerne la grammatisation du slovène (p. 16), etc. L'information sur le bulgare est absente de ce Tableau, car en général, comme C. Strantchevska-Andrieu souligne, «l'exhaustivité [y] est [...] mise de côté au profit des faits les plus marquants, selon l'auteur» (p. 16).

¹⁹ Comtet 1999, p. 120, cité à la p. 60.

et de la pureté de leur langue, la première restant toujours la parenté avec l'ancienne langue slave (ce qui implique des études du bulgare et une réactualisation de la tradition byzantine)» (p. 60).

En s'appuyant sur ses connaissances concernant les deux modèles de *nation* (allemand et «romantique» vs français et «politique»²⁰), C. Strantchevska-Andrieu critique B. Lory (p. 86-87). En parlant de «[l]a fixation bulgare sur les frontières ethniques [qui] a curieusement occulté les nécessités géopolitiques que comportent les frontières»²¹, Lory y voyait une «absurdité» – tandis que C. Strantchevska-Andrieu lui reproche sa fixation «sur des critères d'ordre politique et économique» (p. 86), ce qui «ne tient pas suffisamment compte du contexte psychologique et social de l'époque», entre autres, de la vision dite romantique de la nation, propre aux Bulgares au XIX^{ème} siècle²².

C. Strantchevska-Andrieu propose également de nuancer certaines thèses plus ou moins généralement acceptées par les historiens des idées, compte tenu de l'histoire de la langue et des études bulgares (p. 38). Il s'agit avant tout de l'idée, contestée par l'auteur, qui concerne le problème de la grammatisation des langues vernaculaires européennes: «[...] même si des étrangers [y] jouent parfois un rôle important, le transfert est toujours endossé par la communauté nationale»²³.

Enfin, la chercheuse corrige les thèses et les jugements erronés concernant les ouvrages de Venelin et de Djuvernua qu'elle analyse en détail. Entre autres, C. Strantchevska-Andrieu s'inscrit en faux contre K. Kugler qui affirme que la *Grammaire* de Venelin a été éditée en 1840²⁴; elle complète et nuance les affirmations de caractère linguistique de M.V. Lunina au sujet de la *Grammaire* de Venelin (cf., entre autres, p. 268, 272, 277, 354, etc.)... En ce qui concerne le *Dictionnaire* de Djuvernua, précise-t-elle, s'il est «fréquent», par exemple,

²⁰ Même dans cette question, qui est loin d'être centrale pour son travail, C. Strantchevska-Andrieu se déclare contre une extrême simplification, en précisant que «même dans le cadre de la vision romantique [de la nation. – E.V.], il existe des degrés différents de cohésion entre langue et nation, spécifiques à la position linguistique et politique de chaque peuple envisagé» (p. 88).

²¹ Lory 1988, p. 501, cité à la p. 86.

²² Une telle vision de la *nation* étant également propre au style de pensée de Venelin, C. Strantchevska-Andrieu découvre et met en évidence des «répliques des postulats de l'époque» correspondantes dans sa *Grammaire*: comme, par exemple, «le lien étroit» entre la pensée et le langage (p. 252), ou entre la langue et le «caractère national» – ce qui est présent, entre autres, dans le chapitre «syntaxique» de l'ouvrage de Venelin, «dans l'évocation des tournures spécifiques à une langue, à travers lesquelles s'exprime son identité» (p. 338), ainsi que dans les réflexions de Venelin au sujet de l'emploi des diminutifs en bulgare et en russe (cf. plus loin, la note 33).

²³ Auroux (éd.), 1989-2000, t. 2, p. 36, cité à la p. 38.

²⁴ Kugler 1993, p. 301, cité à la p. 223. En réalité, la première édition de cet ouvrage date de 1997; sous peu, nous reviendrons sur les raisons de ce «retard», analysées dans le livre.

«[...] de lire que les travaux de rédaction du *Dictionnaire* se sont étalés sur une période de près de six ans, entre 1880 et 1886», en réalité, «comme tout travail de cette ampleur, le projet a demandé bien plus de temps, si l'on prend en compte la compilation, la vérification et le classement des matériaux» (p. 421).

Enfin, comme si elle répondait à d'autres critiques des travaux de Venelin et Djuvernua, la chercheuse essaie de temps en temps de défendre ces derniers – sur quoi nous nous arrêterons dans la quatrième partie de ce compte rendu: avant de procéder à l'analyse de ces critiques, voyons comment, en général, les ouvrages de Venelin et de Djuvernua sont présentés dans le livre de C. Strantchevska-Andrieu.

3. JU.I. VENELIN ET A.L. DJUVERNUA: SI DIFFÉRENTS... ET SI PROCHES

Dans ce compte rendu, nous ne pourrions évidemment pas nous arrêter sur *tous* les aspects de la grammaire ni du lexique bulgares qui sont distingués dans les ouvrages de Venelin et de Djuvernua et, par la suite, analysés par C. Strantchevska-Andrieu. Avant tout, il nous semble important de nous concentrer, à la suite de l'auteur du livre, sur quelques clés de lecture essentielles de ces travaux et qui permettent d'expliquer un grand nombre de leurs particularités. Mais si, dans l'ouvrage de C. Strantchevska-Andrieu, la partie consacrée à Venelin précède celle sur Djuvernua, dans ce compte rendu nous allons les juxtaposer, en les comparant en même temps (et revenant ici par la même occasion sur l'aspect comparatif de l'ouvrage analysé), et cela pour mieux distinguer les points communs dans les travaux et dans les destins mêmes de ces deux personnages. Même si, à première vue, tout semble les opposer – à commencer par leurs parcours intellectuels.

3.1. UNE DIFFÉRENCE DES PARCOURS

Déjà si Venelin, autodidacte, n'avait jamais fait «d'études spécialisées» (p. 197), Djuvernua «profitera de l'avantage de se trouver, dès le départ, dans les milieux moscovites et de pouvoir acquérir une formation solide en histoire et en linguistique», ainsi qu'en slavistique et en méthodologie pour travailler sur d'anciens manuscrits (p. 393). D'autre part, si, outre le russe, «Venelin pouvait s'appuyer essentiellement sur sa connaissance de l'ukrainien et sur celle, assez hésitante, du bulgare» (p. 394), Djuvernua était un véritable polyglotte: il avait appris le latin, le grec ancien, le gotique, le lituanien, le sanskrit, l'arabe et le persan (*ibid.*) et maîtrisait aussi plusieurs langues slaves. Il n'est donc pas étonnant que, à la différence de Venelin qui n'avait jamais eu de position stable dans le monde académique ni universitaire (en rédigeant sa *Grammaire*, il espérait obtenir un poste «au sein de la section d'histoire et de littérature des langues slaves dont la créa-

tion était prévue en 1835», mais rien ne lui fut attribué [p. 359]), Djuvernua obtienne, en 1867, la Chaire de grammaire comparée des langues indo-européennes à l'Université de Moscou, avant de se voir confier la Chaire de slavistique en 1869 (p. 398).

3.2. CONTEXTES HISTORICO-INTELLECTUELS DISSEMBLABLES

En revenant sur l'importance du *contexte* historique et intellectuel qui détermine en grande partie le contenu de n'importe quelle recherche, soulignons que les ouvrages de Venelin et de Djuvernua sont très différents déjà quant à l'utilisation (ou la non-utilisation) par les deux chercheurs des succès du comparatisme, ce «paradigme» linguistique dominant au XIX^{ème} siècle:

«La première grammaire russe du bulgare ne laisse pas apparaître des traces d'une application suivie de la méthode comparative. Les remarques de Venelin concernant les langues autres que le bulgare sont avant tout le fruit de sa propre intuition. Cela s'explique par son état d'autodidacte et, bien sûr, par le flou qui règne sur le sujet au début du XIX^{ème} siècle. En revanche, le premier dictionnaire russe du bulgare, créé dans la seconde moitié du siècle, bénéficie des connaissances solides de Djuvernua en matière de linguistique comparée» (p. 55-56).

En essayant d'en trouver les raisons, C. Strantchevska-Andrieu insiste encore sur le fait que le contexte intellectuel général qui accompagna la création du *Dictionnaire* de Djuvernua n'était pas du tout le même que celui qui existait au moment de la rédaction de la *Grammaire* de Venelin²⁵. D'ailleurs, dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, c'est grâce à Venelin que le «capital scientifique russe» a été considérablement enrichi – surtout dans le domaine «bulgare» (p. 368): en témoignent, par exemple, une grammaire bulgare et un recueil de chansons bulgares édités par P.A. Bessonov en 1855. Même le monde journalistique accorde dorénavant de l'attention au bulgare – et cela malgré le fait que, après la mort de Venelin, l'attitude des politiciens russes envers la «question slave» (y compris bulgare) n'était pas simple: «La peur d'être impliqué dans les mouvements de libération des Slaves, contrairement à la ligne directrice choisie par l'État, reste une constante», ce qui provoque, à la fin des années 1840, une opinion officielle très «néfaste» concernant les «“rêveries” d'union culturelle et politique des Slaves», ainsi que, dans les années 1850, «une véritable campagne organisée contre les slavophiles et les slavistes en général» (p. 369). Néanmoins, une dizaine d'années plus tard, «[u]n nouveau cap est franchi»:

²⁵ Un détail intéressant: Djuvernua est né en 1838 (même si, parfois, on trouve 1839 ou encore 1840 [p. 392]), tandis que Venelin est mort en 1839; ce qui permet à C. Strantchevska-Andrieu de constater, «sans vouloir verser dans un déterminisme historique outrancier», que Djuvernua «succède» à Venelin «presque comme s'il s'agissait d'un renouvellement naturel et logique des études du bulgare» (p. 392).

«[...] après la révolte [polonaise. – E.V.] de 1863-1864, la Russie se lance dans une offensive de russification de la Pologne, la Lituanie, la Biélorussie et l'Ukraine. Dans ce contexte s'inscrivent le Congrès slave, réuni à Moscou en 1867, la "crise d'Orient" de 1876, la guerre russo-turque de 1877-1878 qui aboutit à la libération de la Bulgarie de la domination turque, ainsi que d'autres événements importants de la politique intérieure et étrangère. Tous ces événements ponctuent en toile de fond le parcours de Djuvernua, sans pour autant en faire un slaviste impliqué directement dans les questions politiques» (p. 370).

En ce qui concerne, plus précisément, les études slaves, non seulement la place du bulgare au sein du groupe des langues slaves n'est plus contestée, mais aussi «l'approche du bulgare s'est débarrassée de son intensité émotionnelle au profit d'une réflexion scientifique plus poussée» (p. 372). D'autre part, comme nous l'avons déjà vu, à l'époque de Djuvernua la production lexicographique bat son plein (p. 390), tandis que l'époque de Venelin n'était visiblement pas celle de l'épanouissement de la production grammaticale. De plus, en ce qui concerne les matériaux bulgares que les deux chercheurs ont utilisés comme base de leurs travaux, Venelin ne disposait, pour la rédaction de sa *Grammaire*, que de «quelques rares ouvrages en bulgare», tandis que Djuvernua avait «l'embarras du choix» (p. 455).

Enfin, le changement du contexte intellectuel général explique aussi les différentes orientations des deux ouvrages: la *Grammaire* de Venelin – à la différence du *Dictionnaire* de Djuvernua – était avant tout prescriptive. Ainsi, par exemple, en soulignant l'importance de la «mélodie» dans la langue²⁶, Venelin affirmait qu'elle «doit être affinée suivant le modèle de prononciation de la haute société», dans la «bouche» de laquelle «la langue prend la sonorité la plus agréable» (p. 346).

3.3. DES POINTS COMMUNS MALGRÉ LES DIFFÉRENCES

Néanmoins, ce qui intéresse C. Strantchevska-Andrieu, c'est de trouver des points communs dans les positions théoriques, ainsi que dans les parcours, à première vue si différents, des deux chercheurs. Comme elle le précise,

«[...] il y a chez tous les deux un sens du décalage, un goût du paradoxe, autrement dit, une volonté de se singulariser que chacun exprime selon le contexte de son époque. Lorsque Venelin prônait la grandeur des Slaves en s'opposant aux théories scientifiques dominantes, il agissait en amont des futurs slavophiles, dans un environnement politique où l'orientation pro-slave se dessinait à peine. Djuvernua, qui a vécu l'époque d'épanouissement des idées slavophiles, ne se sent plus obligé de s'y conformer et choisit sa propre voie. On voit que

²⁶ Sous *mélodie* [napev] Venelin sous-entendait la corrélation entre l'accent («qu'il envisage en terme de hauteur») et la mesure (qui se traduit par une durée «plus ou moins importante»), malgré le fait que ses présentations paraissent «maladroites» et contradictoires aux yeux de la phonétique contemporaine (tantôt, pour lui, l'accent est présenté comme l'une des composantes de la mélodie, tantôt il englobe cette dernière [p. 344]).

l'un comme l'autre revendiquent une liberté de penser difficile à défendre» (p. 400).

De plus, à regarder de plus près, on trouve encore d'autres points communs, plus particuliers, chez Venelin et Djuvernua.

3.3.1. DEUX «VOYAGES ACADÉMIQUES»

La première version de la grammaire de Venelin a été rédigée en 1834 (p. 223), suite à son voyage chez les Bulgares entrepris en 1830-1831 (l'Annexe 3 à la p. 464bis représente une Carte de la Bulgarie qui permet de suivre les déplacements de Venelin en s'appuyant sur les noms des régions mentionnés dans le livre). En racontant ce voyage, C. Strantchevska-Andrieu se donne souvent pour but de montrer aux lecteurs toutes les difficultés de cette expédition, ce qui lui permet d'expliquer certaines lacunes et erreurs théoriques de l'ouvrage de Venelin (au point 4 de ce compte rendu, nous verrons que la tendance à expliquer, plutôt qu'à critiquer, est typique du livre de C. Strantchevska-Andrieu en général). Ainsi, dès le début de son voyage et son arrivée en juillet 1830 dans le port de Varna, Venelin n'avait pas de chance:

«Les monastères, en partie détruits, ne disposent ni de manuscrits, ni d'archives. La population de la ville, parmi laquelle Venelin ne rencontre aucune personne qui sache lire et écrire, ne peut que lui transmettre oralement des chansons, des légendes, quelques renseignements ethnographiques et linguistiques. On peut imaginer combien il a été difficile au chercheur de percevoir et de noter lui-même une langue étrangère, avec toutes les inexactitudes que cela implique... Parmi les Bulgares rencontrés, nombreux sont ceux qui, convertis à l'islam, avaient oublié leur langue maternelle ou utilisaient un mélange quasi-incompréhensible de mots bulgares et turcs» (p. 213).

Par la suite, les difficultés continuent: pour des raisons politiques, Venelin ne put se rendre dans le Sud du pays (*ibid.*) et il fut atteint de fièvre typhoïde au cours de la traversée du Danube (p. 214). À Silistra, Venelin «prend conscience de l'oppression qu'exerce sur la culture et la langue bulgare la présence grecque dans le pays» et «constate l'absence d'un enseignement du bulgare dans les écoles grecques» (p. 215). Plus tard,

«[l']aggravation de la situation dans le pays, la maladie et la certitude de ne plus pouvoir se rendre dans les villes de Sofia, Târnovo ou Vidin [...] obligent Venelin à partir pour la Valachie avec l'espoir d'y profiter des contacts avec l'émigration bulgare» (p. 216).

Il passe ensuite plusieurs mois à travailler à Bucarest, où il «recopie quelques dizaines de chartes, réalise des reproductions phototypiques des plus importantes d'entre elles, les accompagne de remarques et d'explications.

Ces documents lui permettent d'étudier l'histoire de la langue bulgare et sa paléographie» (*ibid.*). Enfin,

«[d]e Bucarest, à travers la Moldavie, Venelin se rend à Kichinev, prêt à poursuivre ses recherches dans les colonies bulgares de Bessarabie. Le début d'une épidémie de choléra réduit son séjour à deux mois qu'il met à profit pour apprendre la langue albanaise. Ensuite, Venelin se rend à Kharkov où il se consacre longtemps au parler petit-russien. Très affaibli par la fatigue et la maladie, il revient à Moscou au début de l'été 1831 [...]. Ainsi s'achève son célèbre voyage en Bulgarie» (p. 217).

Djuvernua a aussi entrepris un voyage en Bulgarie, avant de se lancer dans la rédaction de son *Dictionnaire*: «Le schéma, semblable à celui suivi par Venelin, est en réalité une démarche couramment utilisée: prise de connaissance de la littérature existante, puis vérification et recueil de faits nouveaux dans le pays concerné» (p. 406). Mais C. Strantchevska-Andrieu trouve encore d'autres similitudes dans les expéditions des deux savants: comme dans le cas de Venelin, le séjour de Djuvernua en Bulgarie «était trop court par rapport à la difficulté de la tâche entreprise». De plus, elle signale un manque des moyens, ainsi que «l'obstacle de la langue»: «La rédaction d'un dictionnaire demande une connaissance approfondie du bulgare, à la fois théorique et pratique». Or, «[l]e contexte sociopolitique et culturel des années 1880 faisait que cette connaissance n'était parfois même pas chose acquise pour les premiers philologues bulgares» (*ibid.*).

3.3.2. LES PUBLICATIONS *POST MORTEM*

Un grand nombre des travaux et des documents recueillis par Venelin pendant son voyage n'ont été publiés qu'après sa mort, et ce n'est que «depuis quelques années» qu'on assiste «à un regain d'intérêt pour les œuvres de Venelin» (p. 221): comme nous l'avons déjà indiqué, en Russie, sa *Grammaire* n'a été publiée qu'en 1997, et il a fallu attendre 2002 pour voir la première édition bulgare de son ouvrage.

En distinguant plusieurs raisons de ce «retard», C. Strantchevska-Andrieu mentionne parmi les facteurs politico-idéologiques de cette époque «un double aspect de l'intérêt [des Russes. – E.V.] pour la Bulgarie», qui reste «timide et hésitant», de sorte qu'«aucun autre chercheur russe ne se consacre exclusivement à des recherches sur la langue bulgare» (p. 101):

«L'influence croissante de la Russie dans les Balkans mobilise la Grande-Bretagne, la France et l'Autriche, pour lesquelles la préservation de l'intégrité de l'Empire ottoman est une nécessité politique. Pendant que des mouvements d'opposition contre le régime tsariste secouent la Russie de l'intérieur, elle cherche à maintenir un équilibre dans ses rapports avec les autres puissances européennes, tout en préservant son image de protectrice des peuples slaves. Cette attitude contradictoire se traduit, dans le cas des recherches sur le bulgare,

par un manque d'intérêt soutenu pour cette langue dans la politique culturelle officielle et, simultanément, par une aide à la culture et au jeune système d'éducation bulgare à l'extérieur de la Russie, via les associations et les structures diplomatiques. L'étude et la normalisation de la langue bulgare deviennent donc l'affaire des Bulgares eux-mêmes, l'aide russe se traduisant par la possibilité offerte aux Bulgares de poursuivre des études secondaires et supérieures en Russie [...], d'éditer des livres et de bénéficier de l'expérience russe dans l'enseignement» (p. 100).

Or, il y avait aussi de raisons «intellectuelles» à la non-parution de la *Grammaire* de Venelin au XIX^{ème} siècle – plus précisément, il s'agit d'un certain «entêtement intellectuel» de ce chercheur. Après avoir rédigé sa *Grammaire*, Venelin envoie le manuscrit au Conseil de l'Université de Moscou, lequel Conseil confie à un certain I.I. Davydov, professeur de russe, d'émettre son avis sur la *Grammaire*. Cet avis est plutôt favorable – malgré le fait que Davydov distingue quelques faiblesses de l'ouvrage, comme, par exemple, «la présentation de la syntaxe comme une science à part, le manque de clarté dans la classification verbale et la confusion entre slavon d'église et vieux bulgare» (p. 359). Le deuxième avis – plutôt favorable lui aussi – était celui d'A.X. Vostokov, établi à la demande du Ministère de l'Instruction publique. Or, pour que cet ouvrage, considéré comme «utile», soit publié, Vostokov croit nécessaire de «corriger et compléter le texte» (p. 360-361), ses principaux points de désaccord avec Venelin étant les suivants: 1) «[l]a contestation de l'hypothèse de Venelin selon laquelle le bulgare serait un dialecte du russe»; 2) «[l]'opposition au modèle choisi par Venelin pour présenter le nom et le verbe»; 3) «[l]a réfutation de l'idée que l'alphabet slave a été emprunté aux Grecs et non élaboré par Cyrille et Méthode» (p. 360)²⁷. Mais Venelin, s'il accepte de corriger les maladresses de caractère technique, refuse d'introduire les changements dans ses «opinions personnelles» et il retourne le manuscrit au Ministère, sans y apporter les modifications conseillées (sous prétexte de gagner du temps, il affirme que certaines modifications pourront être ajoutées dans le manuscrit au moment de son impression). Cela est interprété comme «une non prise en compte des avis compétents» et, en 1837, le Comité chargé de l'évaluation des travaux scientifiques auprès de l'Académie russe (composé du même Vostokov, ainsi que de M.E. Lobanov, V.I. Panaev et B.M. Fedorov), émet un avis défavorable sur son ouvrage: dans les grandes lignes, y sont reprises les critiques de Vostokov, avec, encore, quelques nouvelles précisions (cf. p. 361).

Ainsi, découragé, Venelin abandonne tout espoir de voir son ouvrage publié – et il faut attendre 1855 pour voir la première grammaire du bulgare paraître en russe. Son auteur est P.A. Bessonov qui s'appuie largement sur les travaux de Venelin (p. 362).

²⁷ Nous reparlerons encore du contenu d'au moins deux de ces critiques sous peu, en rapport à l'analyse du contenu de la *Grammaire* de Venelin.

En ce qui concerne Djuvernua – celui qui incarne l'idée même de rédiger un lexique du bulgare suggérée à Venelin dans le dernier avis concernant la possibilité de publier sa *Grammaire* (cf. *ibid.*), – il eut un peu plus de chance, même si un seul volume de son *Dictionnaire* vit le jour dès son vivant, en 1885. Le deuxième volume, préparé par Djuvernua, a été publié seulement après sa mort, en 1886. Ensuite, son travail a été poursuivi par ses proches (avant tout, sa veuve A.G. Djuvernua qui a appris le bulgare exprès [p. 408]) et ses disciples (P.A. Lavrov, V.N. Ščepkin, etc.), de sorte que les sept autres volumes du *Dictionnaire* ont quand même paru assez vite, entre 1887 et 1889 (p. 406). De plus, cette «mise en commun des compétences» a assuré une qualité très haute du *Dictionnaire*, de sorte qu'il a été qualifié de «travail très consciencieux et d'une minutie rare»²⁸.

3.3.3. UNE RESSEMBLANCE DES CONTENUS?

Aussi dans les contenus des deux ouvrages analysés dans le livre, il y avait certains points communs.

3.3.3 A). UNE CLÉ DE LECTURE DES DEUX OUVRAGES: SOULIGNER LA «SLAVITÉ» DU BULGARE, AU DÉTRIMENT DE SA «BALKANITÉ»

C'est ici que nous distinguerons une clé de lecture importante qui permettra de mieux saisir les particularités des deux ouvrages à la fois. Ce faisant, nous poserons en même temps, après C. Strantchevska-Andrieu, des questions telles que la nécessité d'un regard «de l'extérieur» pour la «découverte» d'une culture ou d'une langue. D'après la chercheuse, «l'histoire de la grammatisation a déjà bien prouvé que la connaissance de soi passait

²⁸ Stepovič 1896, p. 137-138, cité à la p. 410. Un autre critique, M. Drinov, «considérât le *Dictionnaire* de Djuvernua équivalent à celui rédigé par Karadžić pour la langue serbe et qui faisait référence à l'époque» (Drinov 1892, p. 35, cité à la p. 441). Sous ce rapport, mérite une attention particulière la méthode de la composition du *Dictionnaire* décrite dans le livre. Tout d'abord, Djuvernua divisait les mots en «fréquents» et «autres» (p. 410). Ensuite, «[p]our chaque mot, les rédacteurs ont dû d'abord tirer les exemples en fonction des significations qu'ils devaient illustrer, puis classer les significations selon leur proximité plus ou moins importante avec le sens premier du mot. Le choix des bons exemples vint ensuite», les exemples redondants étant supprimés. Ainsi «[a]ucun mot porté sur les fiches de Djuvernua ne fut oublié, même dans les cas où le sens n'était pas connu, ce que les auteurs indiquaient par un point d'interrogation à côté du mot» (p. 411). Pour chaque mot était indiquée sa source, et toutes les significations étaient illustrées d'exemples avec renvoi aux documents correspondants (p. 414). De plus, le *Dictionnaire* contenait plusieurs Annexes, entre autres, l'«Étude des voyelles de la langue bulgare» de Djuvernua, la liste des sources utilisées (C. Strantchevska-Andrieu analyse certaines d'entre elles à la p. 418 et suiv., en soulignant que les successeurs de Djuvernua «ont considérablement enrichi» son corpus [p. 420] et en même temps en expliquant toutes les difficultés du travail avec les textes écrits en une langue «qui se développe en l'absence d'une politique littéraire nationale et sous l'influence, pas toujours maîtrisée ni raisonnée, des langues voisines» [p. 421]), etc. – même si les critiques ont constaté quelques «incohérences entre les titres annoncés et le contenu des compléments» (p. 414).

obligatoirement par la connaissance de l'autre» (p. 374)²⁹, et cela pour deux raisons: 1) «[...] il s'agit [...] d'une perspective spécifique dont bénéficie le regard projeté de l'extérieur», ainsi que 2) «d'une curiosité particulière qui accompagne tout désir de s'aventurer sur le terrain d'autrui» (p. 454). Néanmoins, il existe aussi un danger de décrire une autre langue à travers le prisme de son propre idiome – comme dans le cas de Venelin et de Djuvernuua qui voulaient tous les deux rapprocher le bulgare du russe, ce qui a faussé, de façon non négligeable, certaines de leurs conclusions sur la langue étudiée.

Pour Venelin, le bulgare n'était rien d'autre qu'un dialecte du russe («les Bulgares sont de toute façon une tribu russe [de la Volga, cf. p. 347. – E.V.], des descendants des Russes»³⁰) et donc une langue slave de l'est (p. 118)³¹: «Il était conforté dans son idée par Lomonosov qui organisait les langues slaves en deux sous-ensembles: sud-oriental (russe, bulgare et serbe) et nord-oriental (polonais et tchèque)» (p. 244)³².

Ainsi toute information sur le bulgare qu'on trouve dans sa *Grammaire* «est amenée dans une étroite relation avec le russe, en privilégiant les similitudes et en essayant de gommer les différences» entre ces deux langues (p. 240): d'après une expression heureuse de C. Strantchevska-Andrieu, Venelin «russifiait» les faits de la langue bulgare (p. 284)³³.

En voici quelques exemples.

Le désir de Venelin de rapprocher le bulgare du russe est manifesté dans ses réflexions «orthographiques» – même si, dans sa *Grammaire*, l'orthographe du bulgare ne sera pas directement abordée (p. 351). Néanmoins, comme la *Grammaire* de Venelin est prescriptive, il se voit obligé d'émettre son avis sur la norme orthographique du bulgare. Comme Venelin considèrerait nécessaire, pour le bulgare, de «revenir vers ses origines» (ce qui montrerait sa proximité non seulement du vieux bulgare – et donc sa «pureté», – mais aussi du russe), il propose pour le bulgare – contrairement à Karadžić qui appelait à «écrire comme on parle» – l'orthographe étymologique, «la seule qui puisse empêcher la langue de prendre une orientation contraire à ses racines» (p. 352)³⁴.

²⁹ Tout comme «l'étymologie d'un mot ne peut être révélée grâce à l'analyse du matériau d'une seule langue, quelle que soit la richesse des exemples recueillis» (p. 395) – voici un parallèle qui nous semble intéressant, même s'il n'a pas attiré l'attention de C. Strantchevska-Andrieu qui parle pourtant de cette «découverte» de Vostokov (*ibid.*).

³⁰ Venelin 1997, p. 86, cité à la p. 282.

³¹ Cf. sous ce rapport la toute première critique de Vostokov à l'égard de la *Grammaire* de Venelin (le point 3.3.2 de notre compte rendu).

³² D'ailleurs, comme la chercheuse le remarque tout de suite de façon très juste, «[l]a question est loin d'être simple car aucune classification ne peut prétendre à la fiabilité absolue» (*ibid.*).

³³ En même temps, parfois Venelin tenait à opposer les deux langues et les deux peuples. Entre autres, en ce qui concerne les Bulgares, «plus francs et plus directs que les Russes, ils limiteraient l'emploi de diminutifs à la catégorie des prénoms», tandis que «les Russes, trop portés sur la flatterie, seraient beaucoup plus friands de diminutifs» (p. 249).

³⁴ D'autre part, Venelin propose de démocratiser l'écriture dans un texte – «modèle à suivre» qu'il joint à sa *Grammaire*. Ce texte comporte trois colonnes. «La première donne

En décrivant la «mélodie» du bulgare³⁵, Venelin affirme qu'elle est «dans l'ensemble, celle du russe»³⁶.

La «russification» du bulgare est également reflétée dans la façon dont Venelin présente sa grammaire.

Par exemple, à Venelin a «échappé» une «différence notoire» dans l'évolution de l'adjectif en russe et en bulgare: si, en russe moderne, «l'emploi de la forme longue des adjectifs domine largement celui de la forme courte», le bulgare, par contre, «conserve la primauté d'emploi de la forme courte» (p. 269).

En parlant des adverbes, Venelin «repréend dans les grandes lignes la catégorisation adoptée par la langue russe, sans chercher à dépasser» (p. 335).

Si Venelin «signale l'absence du participe actif dans la langue bulgare parlée» (p. 326), il croit qu'il est encore possible de le «restaurer», en suivant, précisément, l'«exemple des Russes qui réservent leurs participes à la langue littéraire tout en les évitant dans leurs échanges quotidiens» (p. 327).

En parlant du gérondif, Venelin, une fois de plus, «transfère des faits de la langue russe dans la langue bulgare» – quand, par exemple, il distingue en bulgare moderne un gérondif passé que cette langue ne possède pas (p. 330).

Son désir de rapprocher le bulgare du russe explique aussi le fait que Venelin n'a pas distingué le subjonctif en bulgare. Même si, d'après J. Feuillet³⁷, «utiliser le terme de *subjonctif* en parlant du bulgare ou des autres langues slaves, peut sembler presque un abus», car les langues slaves n'avaient jamais de désinences spécifiques du subjonctif, «Venelin disposait d'échantillons de langue qui pouvaient l'inciter à une réflexion sur l'expression du subjonctif en bulgare» (p. 318). Plus loin, nous reviendrons encore sur la capacité de Venelin à voir plus juste quand il semblait oublier ses propres souhaits et regardait plutôt «de côté» que «tout droit»; en rapport au subjonctif mentionnons pour l'instant seulement que, en parlant des prépositions bulgares (et non pas des verbes) et en comparant le bulgare avec le français (et non pas avec le russe) Venelin relève «l'existence d'une tournure [correspondante. – E.V.] «spécifique à la langue bulgare»» (p. 332) et ainsi «souligne ici le subjonctif» quand même (p. 333).

l'orthographe de l'original [«la Vie de Petka Tärnovska (Čet' o svjatoj Pjatnice [Paraskevii] Tärnovskoj), écrite autour des années 1376-1382 par le patriarche Evtimij Tärnovski, dans sa version manuscrite en nouveau bulgare telle qu'elle est présentée dans le recueil de textes du XVII^{ème} siècle intitulé *Tixonravov damaskin*» (p. 353). – E.V.], la deuxième – l'adaptation de Venelin qui devrait servir de modèle d'orthographe étymologique, la troisième – la traduction du texte, assez libre, en russe» (p. 354). La «démocratisation de l'écriture» consisterait en la réduction, dans la version de Venelin, du nombre de lettres utilisées dans l'original, en abandonnant quelques lettres du vieux slave (p. 356).

³⁵ Cf. la note 26 sur cette notion.

³⁶ Venelin 1997, p. 202, cité à la p. 347.

³⁷ Feuillet 1996, p. 110, cité à la p. 317; l'auteur souligne.

Dans les yeux des slavistes modernes, toutes ces remarques grammaticales erronées de Venelin seraient encore «pardonnables». Par contre, là où il s'agit des traits particuliers du bulgare qui l'opposent à d'autres langues slaves, y compris au russe, Venelin devait probablement faire beaucoup d'efforts intellectuels pour rapprocher les deux langues. Ainsi, en expliquant le fait visiblement paradoxal que Venelin – contrairement à l'opinion de Kopitar (p. 139) et de Karadžić (p. 166) – «n'a pas remarqué» dans sa *Grammaire* la perte de la déclinaison en bulgare» (en bulgare moderne, la flexion nominale est réduite au vocatif et à quelques résidus casuels [p. 262]³⁸), car il souhaitait ramener le bulgare à l'ancien (vieux-slave) système de déclinaison, C. Strantchevska-Andrieu en donne deux raisons principales³⁹. D'une part, en le faisant, Venelin voulait rapprocher le bulgare du russe; d'autre part, il avait l'intention d'insister ainsi sur le caractère «noble» et «ancien» de la langue bulgare – ce en quoi on pourrait voir une influence de la typologie d'A. Schlegel proposée en 1818 dans ses *Observations sur la langue et la littérature provençales*⁴⁰. Schlegel y distingue deux classes linguistiques principales – «les langues flexionnelles (indo-européennes) et les langues non flexionnelles: langues sans aucune structure grammaticale (isolantes) ou langues qui emploient des affixes (agglutinantes)», les langues flexionnelles étant considérées comme «les plus parfaites et appelées “langues nobles”» (p. 65). Ainsi la déclinaison «découverte» en bulgare aurait été considérée comme une «preuve» de sa «noblesse linguistique», ainsi que de son «ancienneté», cette langue étant vue comme proche de l'«indo-européen» (*ibid.*).

Bref, même si, au XIX^{ème} siècle, le bulgare n'était pas encore aussi proche de l'analytisme qu'il est maintenant, «Venelin avait largement exagéré l'ampleur et le rôle de la flexion [dans cette langue. – E.V.]. De toute

³⁸ Sous ce rapport, C. Strantchevska-Andrieu touche au passage du synthétisme vers l'analytisme dans l'histoire du bulgare, où l'ancienne déclinaison est demeurée en vigueur jusqu'à la fin du XIV^{ème} siècle, après quoi «l'adoption d'une structure analytique s'est accélérée sous l'influence ottomane et grâce au phénomène de “balkanisation”» (p. 263). (En ce qui concerne les raisons «internes» de ce changement, d'après C. Strantchevska-Andrieu, on l'explique parfois par des «phénomènes phonétiques», ainsi que par le «rôle» des syntagmes prépositionnels [p. 264].)

³⁹ Comme le souligne plus précisément C. Strantchevska-Andrieu, «Venelin est parfaitement conscient du processus de disparition des cas en bulgare. [...] C'est la raison pour laquelle il distingue la déclinaison classique de ce qu'il appelle la *déclinaison descriptive* [...]. [...] Venelin nous présente un modèle de cette dernière, censé être commun pour les quatre déclinaisons des substantifs [substantifs féminins en -a et -я; substantifs masculins en -ъ, -ь et -ѣ; substantifs neutres en -о, -е et -іе déclinés selon deux modèles; substantifs féminins en -ъ, cf. les Annexes 5 (p. 466) et 6 (p. 467). – E.V.]. Les désinences y sont réduites au profit de prépositions qui accompagnent les mots déclinés» (p. 257; l'auteur souligne). D'autre part, ce sont les articles que Venelin considérait parfois comme des désinences incorrectes (p. 260) – tout en refusant d'admettre l'existence de ces derniers en bulgare (cf. plus loin).

⁴⁰ En réalité, ce fut «une reprise de celle [la typologie. – E.V.] déjà établie par son frère», F. Schlegel, dans *Sur la langue et la sagesse des Indiens* [*Über die Sprache und Weisheit der Indier*] (1808) (p. 65).

évidence, il a souhaité couler le matériau bulgare dans un moule qui ne lui convenait plus» (p. 262), en le rapprochant du russe.

Or,

«[a]près avoir présenté les paradigmes de chaque déclinaison, Venelin ne s'arrête plus en détail sur l'emploi de chaque cas ou, plus exactement, fait connaître au lecteur toutes les "stratégies d'évitement" du bon usage des cas, mises en place par les locuteurs bulgares. C'est justement ainsi que Venelin interprète l'emploi restreint des cas: comme une volonté consciente d'éviter l'emploi correct de la flexion et non comme le résultat de l'évolution naturelle de la langue» (p. 259).

Ainsi, si d'après Venelin le bulgare disposait à la fois de cas et de tournures qui pouvaient y suppléer, il s'agissait d'une redondance et, en faisant un effort nécessaire, «les Bulgares pourraient épurer leur langue et la rapprocher de nouveau du système de la déclinaison russe» (p. 267). Comme conclut C. Strantchevska-Andrieu, «derrière cette ambition, on détecte la vision de la langue en tant qu'organisme sur lequel on pourrait agir» (*ibid.*) – ce qui fait penser à l'époque du naturalisme en linguistique, dont l'épanouissement était déjà ultérieur à la mort de Venelin.

De la même façon, en ce qui concerne l'article, Venelin ne le distinguait pas en bulgare et il s'opposait ainsi aux avis de Kopitar (p. 138-139) et de Karadžić (p. 166), pour les raisons suivantes: tout d'abord, toujours à cause de son désir de rapprocher le bulgare du russe. D'autre part, Venelin «se référait au modèle [grammatical. – E.V.] latin de Donat repris par Smotrickij» (p. 234), dans lequel l'article est remplacé par l'interjection⁴¹ – même si, dans ses quelques autres jugements, il se rapprochait plutôt du modèle grammatical grec (par exemple, «[c]ontrairement à Smotrickij, Venelin préfère présenter l'Adverbe avant la Conjonction», «[l]'ordre de présentation des parties du discours [...] [étant] toujours révélateur de la philosophie grammaticale de l'auteur» [p. 234], etc.).

Dans l'article bulgare, Venelin voyait le plus souvent un emploi démesuré de pronoms démonstratifs possessifs (p. 280)⁴², ce qui entraînait son «incompréhension de la fréquence du phénomène en question» (p. 290)⁴³. Néanmoins, parfois, comme indépendamment de sa propre vo-

⁴¹ Cf. Velmezova 2008.

⁴² Etymologiquement, il est vrai, «l'article postposé en bulgare vient de l'ancien démonstratif *тъ, та, то* qui pouvait se placer après les substantifs» (p. 281). Sous ce rapport, C. Strantchevska-Andrieu mentionne une tentative de distinguer l'article en russe encore au début du XX^{ème} siècle (p. 288-289). Aussi, il existait l'hypothèse d'une source historique commune «qui aurait donné naissance aux particules postposées en russe [-*от*. – E.V.] et à l'article en bulgare (p. 289) – laquelle hypothèse pourrait à peine être justifiée, vu l'éloignement géographique des régions en question (Bulgarie vs. les parlers «grands-russiens» [p. 290]).

⁴³ Un fait curieux: même si la *Grammaire* de Venelin n'a été publiée que cent cinquante ans après sa rédaction, l'autorité de ce savant au XIX^{ème} siècle était telle que certains hommes de lettres bulgares, étant au courant de ses remarques au sujet de l'emploi «erroné» de l'article en bulgare, essayaient d'exclure complètement l'article de leurs œuvres, ainsi que, toujours en

lonté, comme s'il voyait plus clair en regardant «de côté» et non pas «tout droit», Venelin mettait au jour les différences importantes entre le russe et le bulgare (p. 322) – la rection étant liée de façon très étroite avec le système de déclinaison, «derrière le choix des prépositions» «se cachait» «une différence plus profonde que Venelin avait voulu gommer: la perte progressive des déclinaisons et leur remplacement par des constructions mettant en œuvre les prépositions» (p. 324). Or, comme le souligne C. Strantchevska-Andrieu, paradoxalement, la partie de sa *Grammaire* consacrée à la rection n'a pas attiré l'attention des rares chercheurs qui ont laissé des notes sur son ouvrage (p. 322).

Dans la partie «syntaxique» de sa *Grammaire*, Venelin aussi «dé-laisse sensiblement l'objectif de privilégier les similitudes entre le russe et le bulgare. Son regard s'élargit à d'autres langues comme le latin, le français et même l'anglais» – et, entre autres, il découvre que, «en matière de disposition des mots, en particulier des pronoms par rapport au verbe, le bulgare se rapproche plus du français que du russe» (p. 340).

En général, en rapprochant artificiellement le bulgare du russe et du «modèle étalon» («immuable», cf. p. 290) du vieux slave, Venelin mettait la «slavité» du bulgare en avant, au détriment de sa «balkanité» – il ne tenait pas compte de l'entourage géographique du bulgare (p. 281):

«[...] les observations de Venelin montrent que le bulgare contemporain s'est déjà sensiblement écarté du vieux bulgare et des autres langues slaves. Afin que cet écart ne s'accroisse pas davantage, il propose d'opérer un retour vers la langue primitive, le vieux bulgare, en prenant comme modèle les Écritures et les livres à usage religieux, ce qui aurait aussi pour avantage de rapprocher la nouvelle langue bulgare du russe» (p. 351).

Si pour Venelin le bulgare n'était qu'un dialecte du russe, tandis que la position de Djuvernua était plus proche de celle de Vostokov (p. 396), lors de la rédaction du *Dictionnaire*, «prouver l'étroite parenté entre le bulgare et le russe demeure une priorité» (*ibid.*) pour lui aussi, le contexte politique de la dernière guerre russo-turque (1877-1878) étant favorable à cette démarche. Et cela se manifeste non seulement dans le *Dictionnaire* en tant que tel, mais aussi dans l'Introduction pour son deuxième volume – dans l'«Étude des voyelles bulgares» (p. 423)⁴⁴.

Avant tout, Djuvernua affirme que le degré de parenté des langues dépend des caractéristiques de leurs accents (p. 424), ce qui lui permet non seulement de rapprocher le russe du bulgare, mais aussi, par contre,

suivant le conseil de Venelin, de restaurer les flexions en bulgare (p. 292) – et cela malgré le fait que, en général, l'ouvrage de Venelin a provoqué des avis mitigés, voire ouvertement négatifs, en Bulgarie (entre autres, parmi les hellénophiles [p. 362]).

⁴⁴ Entre autres, Djuvernua dote le bulgare «de lois phonétiques assez contestables» (*ibid.*).

d'éloigner le bulgare du serbe⁴⁵ (p. 424) – un point de vue contesté déjà à la fin du XIX^{ème} siècle (cf. p. 425-426).

À part la nature commune de l'accent, deux autres éléments rapprochent le bulgare du russe, d'après Djuvernua. Il s'agit du:

1) «traitement des liquides voyelles /r/ et /l/ du vieux slave» (p. 429) – ce qui a été réfuté déjà dans la seconde moitié des années 1880, car les résultats des changements correspondants en bulgare étaient différents, selon les régions – *trbt*, *tbrt* ou encore *trt* (p. 430);

2) vocalisme plein – ici aussi, le même critique (N. Šljakov) n'était pas d'accord en disant que, dans la plupart des cas, les anciens groupes **ol* et **or* se transforment en *la* et *ra* en bulgare, contrairement à *oro* et *olo* en russe (p. 431).

Tout comme Venelin, Djuvernua non seulement insiste sur la proximité du bulgare et du russe, mais aussi il ne rapproche pas le bulgare des langues balkaniques:

«Force est de constater que, dans cette seconde moitié du XIX^{ème} siècle, la slavistique russe ne s'est toujours pas résignée à voir le bulgare accuser un si important écart par rapport à la famille slave. Il est intéressant de remarquer également qu'à aucun moment Djuvernua n'envisage le bulgare en relation avec les autres langues balkaniques» (p. 425).

Comme C. Strantchevska-Andrieu le résume,

«[d]outer des compétences scientifiques de Djuvernua nous paraît dérisoire. Pourtant, ces compétences donnent l'impression de s'estomper lorsqu'il s'agit de remplir une tâche linguistique qui n'est pas exempte de signification politique. Le projet de Djuvernua, tel qu'il apparaît à travers les réflexions dans son *Étude*, est d'éloigner le bulgare du serbe au profit du russe. Heureusement, ce côté tendancieux disparaît de la présentation du lexique bulgare dans le *Dictionnaire*» (p. 431).

3.3.3 B). LES DIALECTES ET L'ORTHOGRAPHE: DEUX «CENTRES D'INTÉRÊT» DANS LES ÉTUDES BULGARES EN RUSSIE AU XIX^{ème} SIÈCLE

Dans la Conclusion de son travail (p. 456), C. Strantchevska-Andrieu – à part le problème de la déclinaison en bulgare, discuté ci-dessus – distingue encore deux autres «principaux centres d'intérêt autour desquels a pris forme l'étude du bulgare en Russie au XIX^{ème} siècle» (y compris dans les cas de Venelin et Djuvernua): la normalisation orthographique et la diversité dialectale de la langue. Cela aussi pourrait être mis en parallèle avec les désirs de nos deux chercheurs de rapprocher le bulgare du russe.

⁴⁵ Sous ce rapport, C. Strantchevska-Andrieu analyse les échantillons du bulgare (représentant le parler de Kalofer) qui ont permis à Djuvernua d'arriver à cette conclusion (p. 426 et suiv.).

Quant aux problèmes orthographiques, le désir de Venelin de rapprocher les deux langues est manifeste dans ses réflexions générales sur le sujet. Même si, dans sa *Grammaire*, l'orthographe du bulgare n'est pas directement abordée (p. 351), comme il s'agit d'une grammaire prescriptive, Venelin donne un avis sur la norme orthographique du bulgare. Par contre, pendant la rédaction du *Dictionnaire* de Djuvernua, les auteurs se sont appuyés sur les recommandations de Drinov publiées en 1869. D'après Drinov, la formation de la langue moderne devait s'appuyer sur deux piliers: la langue vivante populaire et l'héritage du vieux bulgare. L'application de ces règles (p. 411-413) «permet d'éviter la répétition de mots identiques mais orthographiés de manière différente» dans le *Dictionnaire* (p. 413).

L'intérêt pour l'étude des dialectes (dans lesquels on cherchait les traces du passé et donc les «preuves» de l'«ancienneté» de telle ou telle langue⁴⁶) remontait encore à J. Grimm (p. 71-72), et «dans l'*Instruction* réglementant le voyage de Ju.I. Venelin en Bulgarie [et datant de 1830. – E.V.], l'Académie des sciences de Russie notera en priorité la tâche d'observer et de décrire les différents dialectes bulgares» (p. 72). Or, Venelin essayait de les gommer, et cela pour deux raisons principales: 1) pour ne pas «altérer» l'image de la «pureté» du bulgare (car, entre autres, la diversité dialectale était pour lui signe de l'éloignement de la langue de ses racines [p. 457]) et 2) pour ne pas «jeter un doute sur son statut de ramification du russe» (p. 350). Par contre, ensuite,

«[d]ans la lignée de l'héritage de Grimm, les dialectes vivants seront mis en valeur comme une source de langue populaire vivante, tout aussi digne d'intérêt que la langue littéraire. Cette évolution est nettement visible si l'on compare la *Grammaire*, où Venelin hésite à reconnaître l'existence de dialectes en bulgare, et le *Dictionnaire* de Djuvernua dont la richesse en formes dialectales est le principal atout» (p. 457).

3.3.3 C. UN INTÉRÊT POUR LA «CULTURE POPULAIRE»

Enfin, les deux chercheurs partageaient un intérêt pour la «culture populaire», en suivant ainsi le goût du romantisme pour le folklore. Influencé, comme de nombreux intellectuels russes de son époque, par les écrits de J.G. von Herder (qui accordait une haute valeur aux chants populaires de toutes les nations [p. 79]), Venelin recueillit les chansons populaires durant son voyage en Bulgarie – mais c'est seulement après sa mort qu'elles ont été éditées, par Bessonov⁴⁷. En ce qui concerne Djuvernua, son intérêt pour le folklore et pour la culture populaire en général est reflété déjà dans le

⁴⁶ Cf. Branca-Rosoff 2000, cité à la p. 72.

⁴⁷ Bessonov 1855a.

titre de son *Dictionnaire: Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires...*⁴⁸

4. UNE CRITIQUE BIENVEILLANTE À L'ADRESSE DE VENELIN ET DE DJUVERNUA

4.1. QUELQUES REMARQUES CRITIQUES DE L'AUTEUR DU LIVRE: COMPRENDRE, PLUTÔT QU'ACCUSER

N'importe quelle analyse des recherches effectuées dans le passé suppose inévitablement une critique de ces dernières. Ainsi, dans son livre, C. Strantchevska-Andrieu passe au peigne fin les ouvrages majeurs de Venelin et de Djuvernua en s'arrêtant souvent sur leurs défauts théoriques, les inexactitudes et les erreurs linguistiques qu'ils contiennent. À part quelques exemples déjà analysés plus haut (le fait de considérer le bulgare comme un dialecte du russe, un «oubli» volontaire des traits du bulgare qui le distinguent des autres langues slaves – la perte des déclinaisons, l'article, etc.), en voici d'autres.

D'après la chercheuse, la certitude de Venelin que, en bulgare, les emprunts au turc «représentent exclusivement des substantifs» (p. 246) «trahit [...] un manque d'observation de la langue où, en réalité, les emprunts dépassent largement la catégorie des substantifs» (p. 247). De la même façon, C. Strantchevska-Andrieu considère que la présentation des pronoms dans la *Grammaire* de Venelin est «très succincte» et qu'elle «ne comprend pas toutes les formes qui existent en bulgare» (p. 275). D'autres fragments de la *Grammaire* de Venelin sont eux aussi parfois critiqués: le fait que Venelin fonde la catégorie de l'aspect uniquement sur la notion de *durée*, en mélangeant parfois les notions de *temps* et d'*aspect* (p. 295, 309, etc.) ou encore de *temps*, d'*aspect* et de *modalité de l'action* (p. 313); dans d'autres parties de sa *Grammaire*, il mélange les catégories linguistiques des prépositions et des adverbes (p. 335), des adverbes et des conjonctions (p. 336). Sa description des conjugaisons des verbes bulgares est assez lourde (p. 306), le système des temps verbaux est présenté de façon compliquée (p. 308) et visiblement maladroite: même si Venelin distingue un nombre très conséquent de temps (p. 309), «l'ensemble des temps du futur» chez lui «se révèle plus pauvre qu'il n'est en réalité» (p. 310); le chapitre de sa *Grammaire* consacré aux conjonctions est «incomplet» (p. 335). Les particules (très répandues en bulgare – et surtout dans la langue parlée où Venelin puisait son corpus) ne sont pas du tout abordées dans la *Grammaire* (p. 337), etc.

⁴⁸ Cf. aussi la note 11 où il s'agit d'une comparaison entre son *Dictionnaire* et celui de V.I. Dal'.

De plus, «[i]l arrive fréquemment que la traduction proposée par Venelin ne corresponde pas au véritable sens du mot bulgare ou bien qu'elle ignore toutes ses facettes» (p. 335); parfois on peut constater des confusions entre formes bulgares et russes (par exemple, *умакъ* 'ainsi' est cité «comme étant une forme bulgare» [p. 336]), etc. En général, «[i]l n'est pas rare» de lire, chez Venelin, les exemples bulgares qui «sonnent faux, même lorsque l'on garde en mémoire le fait qu'il s'agit d'un état de la langue du début du XIX^{ème} siècle» (p. 341). Aussi, quand il compare le bulgare au français (qu'il prétend connaître), les phrases françaises ne sont pas toujours correctes (p. 340). Le manuscrit de la *Grammaire* contenait mêmes des erreurs en russe (p. 359): l'expression en russe de Venelin a été jugée «peu claire, maniérée et souvent incorrecte» dans un avis défavorable concernant la possibilité de publier son ouvrage (p. 362)⁴⁹.

C. Strantchevska-Andrieu critique aussi les «explications climatologiques» des phénomènes linguistiques chez Venelin: d'après lui,

«[...] le climat chaud affaiblit les mouvements du corps et prédispose à la production de mots plus courts et réalisés avec plus de mouillure. C'est ainsi que les Bulgares [...] auraient confondu toutes leurs voyelles en un son *ы* (c'est ainsi que Venelin note [ã]!)» (p. 266).

La chercheuse donne ensuite quelques contre-arguments à cette théorie – même si aujourd'hui, de toute façon, aucun linguiste professionnel ne prendrait au sérieux l'hypothèse de Venelin. De plus, Venelin mettait aussi en parallèle l'existence des dialectes dans telle ou telle langue avec la situation géographique du peuple correspondant, en affirmant que «les habitants des zones ouvertes, où l'activité et la communication ne rencontrent pas l'obstacle des montagnes, des rivières ou des mers importantes, parlent de manière uniforme»⁵⁰.

Néanmoins, le plus souvent la critique de C. Strantchevska-Andrieu reste bienveillante, car, en mettant ces recherches dans le contexte de leur époque, l'auteur essaie toujours d'expliquer pourquoi telle ou telle imperfection théorique a pu avoir lieu.

Par exemple, elle explique de nombreuses innovations terminologiques de Venelin (peu heureuses, dans la plupart des cas) par son désir de se vouloir «libéré» «du carcan scientifique dominant» (p. 241). Et s'il y a chez Venelin «une confusion des notions» *jazyk* 'langue' et *narečie* 'dialecte, parler' (p. 228, 324, etc.), cela s'explique, «en partie, par les différences, assez floues au XIX^{ème} siècle, entre [...] [ces] mots» (p. 228)⁵¹.

⁴⁹ Rappelons sous ce rapport les origines de Venelin qui n'était pas Russe, mais Ruthène, son vrai nom étant Georgij Huca (p. 197).

⁵⁰ Venelin 1997, p. 201, cité à la p. 346.

⁵¹ Moins justifiables seraient d'autres mélanges terminologiques de Venelin, quand, par exemple, il «nommera [...] la préposition du terme général de *particule*»: d'après l'auteur, «[n]ous sommes là dans une confusion terminologique totale, où le lecteur moderne ne retrouve le véritable sens des propos que grâce à ses propres bases linguistiques» (p. 324).

D'autre part, certaines conclusions erronées de Venelin s'expliquent par les particularités de son voyage et de la situation linguistique en Bulgarie à cette époque, «vu les conditions dans lesquelles les faits de langue ont été recueillis» (p. 271). Par exemple, Venelin avait une hypothèse «sur la formation progressive de l'alphabet cyrillique à partir de l'écriture onciale grecque, en dehors de l'implication des apôtres Cyrille et Méthode» (p. 216)⁵². Il en voyait la preuve, entre autres, dans le curieux épisode suivant: pendant son voyage, il rencontre «un jeune garçon qui écrivait des mots bulgares en caractères grecs tout en étant persuadé d'écrire en bulgare» (p. 215). D'autre part, les Bulgares informateurs de Venelin n'étaient pas toujours «fins connaisseurs de leur langue» (p. 311).

D'après C. Strantchevska-Andrieu, Venelin «n'échappe pas aux côtés regrettables du comparatisme lorsqu'il décide [...] d'établir une division entre langues "pauvres" et "riches"» (p. 252-253), le critère étant pour lui le nombre de formes de dérivation dans la langue (p. 252). En considérant ainsi le bulgare comme une langue «riche», Venelin lui oppose l'albanais. Ce point de vue, faisant penser à la typologie linguistique d'A. Schlegel qui privilégiait les langues flexionnelles (cf. plus haut, point 3.3.3 a)), est qualifié par la chercheuse comme «réducteur et erroné» (p. 253). Néanmoins, ici aussi elle veut excuser Venelin, en mentionnant le fait que l'étude de l'albanais «ne débute vraiment qu'au milieu du XIX^{ème} siècle et Venelin ne pouvait pas disposer de sources fiables à ce sujet» (*ibid.*).

En ce qui concerne le *Dictionnaire* de Djuvernua⁵³, ses défauts principaux (dont certains avaient déjà été mis en évidence par d'autres critiques et que C. Strantchevska-Andrieu ne fait que répéter) pourraient être divisés ainsi:

I. «Problèmes concernant le choix, le classement et la présentation des entrées» (p. 432-441).

1) Problèmes orthographiques:

a) une «bizarre disposition des lettres». À la différence de Venelin, Djuvernua a une préférence pour l'écriture phonétique (et non pas étymologique), mais il n'applique pas ce principe de manière systématique: cela concerne avant tout les mots qui contiennent les lettres ж et ѣ (ayant une prononciation identique) (p. 432). Néanmoins, C. Strantchevska-Andrieu essaie de donner une explication à la démarche de Djuvernua: il emploie ж à l'intérieur des mots «uniquement là où il correspond à une prononciation nasale dans d'autres langues slaves; dans tous les autres cas, ж était remplacé par ѣ» (p. 413). Or, malgré cette explication, il reste clair que Djuvernua s'écarte ici du principe phonétique de l'écriture pour suivre le principe

⁵² Comme nous l'avons vu, cette opinion a été contestée par Vostokov dans son compte rendu de la *Grammaire* de Venelin – cf. plus haut, point 3.3.2.

⁵³ C. Strantchevska-Andrieu distingue aussi quelques «faiblesses de méthode» (p. 397) dans d'autres travaux de Djuvernua, par exemple dans son travail de 1867 *Des strates historiques dans la formation des mots slaves* (cf. p. 395-398) – où, entre autres, «la représentation des disparités dialectales» du bulgare «manque de précision» (p. 397).

étymologique, et ainsi la remarque correspondante de son critique (Šljakov) semble quand même juste;

b) un autre problème orthographique concernait le fait que si certains mots étaient écrits de façons différentes, les deux variantes orthographiques étaient tantôt recensées dans l'ordre alphabétique général, tantôt une seule variante était choisie, tandis que les autres ne figuraient que dans les exemples (p. 432-433). Or, là aussi, C. Strantchevska-Andrieu fait appel à la compréhension des linguistes modernes, en évoquant les difficultés comme «la manipulation d'une quantité de lexique fort importante» et, d'autre part, «l'aspiration à une représentation exhaustive du contenu des sources», ainsi que «les fluctuations orthographiques typiques du bulgare de l'époque» (p. 433).

2) Problème d'une segmentation erronée des mots et des morphèmes, lié à «une mauvaise perception des frontières entre les différents mots» (p. 433-434). Par exemple, le mot *буренец* a été interprété comme un diminutif de *буре* 'baril, petit tonneau', tandis qu'en réalité il s'agissait d'un diminutif de *бурень* 'mauvaise herbe' (p. 434).

3) L'homonymie de certaines formes conduisait parfois à de fausses conclusions (p. 434-435): ainsi, parmi les exemples qui illustrent le mot *борь* 'pin', figurait une aphérèse du mot *отборь* 'toutes les personnes de choix' (p. 434).

4) Problème de la déduction de la forme initiale des mots: entre autres, Djuvernua a imaginé le mot *гуцерь* 'lézard' au féminin: *гуцера* (p. 435). Néanmoins, ici C. Strantchevska-Andrieu défend encore Djuvernua contre ses critiques – cette fois, Drinov⁵⁴ qui, après avoir constaté ce type de fautes dans le *Dictionnaire*, les trouvait même là où il n'y en avait pas.

5) Le problème du faux sens tout court: ainsi, en ce qui concerne le verbe dans l'expression *да си вадят очите* 'qu'il s'arrache les yeux', Djuvernua y attribue la signification 'arroser', au lieu de 'faire sortir, extraire' (p. 437). Parfois c'est l'intérêt pour l'étymologie qui explique un manque d'attention de Djuvernua pour les significations des mots en bulgare moderne: c'est ainsi qu'il attribue le sens 'faire du bruit' au verbe *връчѣ* qui, en réalité, signifiait 'voler' (p. 437-438) – cette erreur semble d'autant plus regrettable que les exemples permettaient de deviner la signification juste. De temps en temps, il s'agissait aussi d'une interprétation erronée des mots rencontrés dans les textes sources, quand Djuvernua ne tenait pas compte des particularités dialectales du bulgare (p. 437) – par contre, dans d'autres cas, Djuvernua signalait pour certains mots les formes dialectales qui n'existaient pas en réalité: ainsi, *axmy* a été interprété comme une forme dialectale de l'interjection *axъ*, tandis qu'en réalité il s'agit d'un emprunt du turc, où *axmъ* signifie 'soif de vengeance' (*ibid.*).

6) Semble peu compréhensible chez Djuvernua la tendance à éviter les mots étrangers «rencontrés dans les éditions bulgares récentes mais absents

⁵⁴ Drinov 1892, p. 30-31.

des recueils de langue populaire» (p. 439) – qui va chez lui de pair avec une autre tendance, celle d'intégrer dans son *Dictionnaire* les mots inventés par certains écrivains bulgares (p. 440).

7) Enfin, Djuvernua a complètement passé à côté de certains mots qui semblaient intéressants à ses critiques (p. 440-441).

II. «Problèmes concernant l'interprétation grammaticale et dialectale des unités» (p. 441-446).

1) En ce qui concerne les formes dérivées (comme les formes aspectuelles), parfois elles sont présentées séparément, tandis que dans d'autres cas elles sont indiquées sous la forme initiale, non dérivée – ce qui met le lecteur en difficulté quand il s'agit des modifications phonétiques importantes (p. 441-443).

2) Est également critiquable le traitement des formes dialectales (p. 443-446):

a) l'orthographe des formes. En général, Djuvernua restait fidèle au principe suivant: «Si les formes présentent des modifications sensibles dans le radical, il conviendrait de les signaler en tant qu'unités autonomes dans la présentation générale par ordre alphabétique» (p. 443). Néanmoins, il n'applique pas ce principe de façon systématique, de sorte que, par exemple, le mot *бъчва* 'barrique, tonneau, fût' apparaît dans son *Dictionnaire* sous quatre variantes: *бъчва*, *бачва*, *бочва* et *бочка*: les deux premières sont évoquées dans l'ordre alphabétique, la troisième apparaît dans les compléments au *Dictionnaire*, tandis que la quatrième n'apparaît que dans les exemples (p. 444-445). Or, ici C. Strantchevska-Andrieu essaie de défendre Djuvernua, une fois de plus: tout en reconnaissant que «la richesse dialectale de la langue bulgare mériterait une meilleure mise en valeur» (p. 444), en ce qui concerne le traitement des prépositions, par exemple, elle se dissocie des critiques à l'adresse de Djuvernua en affirmant que, «[d]ans un ouvrage d'une telle envergure qui demande de maintenir en permanence un équilibre entre abondance des sources et la nécessité d'une sélection stricte des contenus, il nous semblerait superflu de prévoir une place à part pour chaque variante de préposition» (*ibid.*) – et cela d'autant plus qu'elle voit l'un des points forts du *Dictionnaire* précisément «dans la manière d'aborder les prépositions et les particules bulgares, souvent ignorées par les prédécesseurs de Djuvernua, mais investies d'un rôle important dans une langue en perte de déclinaison» (p. 450);

b) les erreurs d'interprétation des formes dialectales sont parfois aussi manifestes (p. 445);

c) enfin, les «tentatives de Djuvernua de définir l'aire de diffusion des formes dialectales n'aboutissent pas à des résultats probants», ce que C. Strantchevska-Andrieu explique par le fait que, à cette époque, «les dialectes bulgares étaient encore peu étudiés» et «même les chercheurs qui se consacraient exclusivement à la question pouvaient faire fausse route» (*ibid.*).

III. «Problèmes concernant la définition et l'explication des mots» (p. 446-451).

1) Problème des lacunes: plusieurs mots ont été laissés sans définition, accompagnés seulement d'un point d'interrogation et, dans la mesure du possible, d'une information grammaticale minimale (partie du discours, genre pour les substantif, etc.). Si, pour plusieurs cas, Djuvernua ne pouvait pas consulter les sources qui lui auraient suggéré la signification de ces mots (comme, par exemple, du mot *ластагарка* 'un long bâton utilisé comme support lors du chargement des chevaux' [p. 446-447]), dans d'autres cas, au contraire, les exemples qu'il avait à sa disposition ne devaient pas lui laisser beaucoup de doute – comme dans le cas de *мисиръ* 'un récipient, un vase', cf. le mot russe *миска* 'écuelle, terrine' (p. 447).

2) «Décalages entre les traductions proposées par Djuvernua et les significations exactes des mots» (p. 448). Ici C. Strantchevska-Andrieu analyse les mots dont les exemples ne devaient laisser à Djuvernua aucun doute quant à la signification des lexèmes correspondants – comme dans le cas de *паламарка* traduit par «manche de faucille», tandis qu'en réalité il s'agissait d'un «gant de bois porté par les moissonneurs sur la main gauche qui sert à attraper les tiges de blé et à se protéger en même temps des coups de faucille». (Néanmoins, à côté de ces lacunes, C. Strantchevska-Andrieu souligne les succès de Djuvernua qui a réussi à trouver des explications justes de quelques mots qui étaient restés obscurs même aux savants bulgares – comme *Арвентино* qui avait été considéré comme le nom d'une mer et qui, en réalité, provient «de l'appellation turque du fleuve Tigre *ervend* et désigne la Mésopotamie» [p. 450-451].)

D'ailleurs, toutes les erreurs et les lacunes que la chercheuse relève (Drinov estimait leur nombre à une centaine dans les deux premiers volumes⁵⁵) ne concernent que ces mêmes deux premiers volumes par excellence, tandis que dans les volumes suivants, elles ont été corrigées (p. 432). D'autre part, les remarques critiques ne concernent qu'une part minime du lexique du *Dictionnaire* et elles

«[...] ne sont que le témoignage des difficultés inhérentes à tout travail d'une pareille envergure. Elles marquent inévitablement la réalisation d'une tâche aussi importante qui demande en premier lieu de concilier les contraires: le respect de l'exhaustivité du matériau et le besoin de choisir les entrées, la nécessité de se reposer sur une norme et la liberté caractéristique de la langue populaire et régionale, l'obligation d'uniformiser l'orthographe afin de faciliter l'utilisateur et la variété des formes recensées dans les sources utilisées...» (p. 451).

En général, C. Strantchevska-Andrieu souligne plutôt «le choix minutieux d'exemples qui mettent en valeur les moindres nuances de sens de chaque

⁵⁵ Drinov 1892, p. 47, cité à la p. 446.

mot» (p. 448), ainsi que «l'impressionnante richesse de l'ouvrage d'un point de vue ethnographique» (p. 449).

4.2. RÉPONSES DE LA CHERCHEUSE À D'AUTRES CRITIQUES

La chercheuse répond aussi, de façon argumentée, à la critique (qui lui semble parfois injuste) à l'adresse de Venelin et de Djuvernua, ce qui témoigne de l'indépendance de sa pensée.

Par exemple, le fait que «l'une des critiques que l'Académie russe adresse à Venelin est celle de ne pas maîtriser suffisamment le bulgare pour le décrire dans une grammaire» provoque chez C. Strantchevska-Andrieu «un sentiment d'injustice»: «À l'époque de Venelin, dans les années 1830-1840, [...] [l]a slavistique en est encore à ses débuts et, dans les hautes sphères scientifiques, la connaissance approfondie de plus d'une langue étrangère slave est rare» (p. 114-115, cf. aussi p. 198) – d'autant plus que ce n'était qu'en 1835 que les premières chaires de slavistique ont été créées dans les universités russes (p. 108).

En ce qui concerne la présentation du verbe dans la *Grammaire* de Venelin, d'après C. Strantchevska-Andrieu, «[c]e qui suscite le plus souvent des critiques, c'est le manque de points de synthèse ainsi que la présentation peu claire, entrecoupée de nombreuses digressions et remarques» (p. 294). Or,

«[l]es digressions, qu'elles soient de nature philosophique, ethnographique ou historique, sont l'apanage des ouvrages grammaticaux de l'époque romantique et nous pouvons difficilement reprocher à Venelin d'être un représentant de son temps. Quant au manque de clarté et de synthèse, [...] il est dû à la vision que Venelin a du verbe bulgare et aucunement à un oubli maladroit d'illustrer son propos à l'aide de tableaux et de paradigmes. C'est justement cette vision par trop détaillée, et en définitive faussée, du verbe bulgare qui constituera l'argument principal contre l'édition de la *Grammaire* du vivant de Venelin» (*ibid.*).

Et si on a reproché à Venelin la présence exclusive de formes russes en guise d'exemples dans la partie «verbale» de sa *Grammaire* (p. 297), C. Strantchevska-Andrieu répond à cette critique en disant que «[c]ette remarque, certes justifiée, devrait toutefois être nuancée par le rappel que le bulgare est envisagé ici comme un parler du russe» (p. 295). La même chose aurait pu être dite, probablement, au sujet des exemples des participes présents passifs chez Venelin qui «portent l'empreinte d'une forte russification» (p. 328). Bien sûr, comme C. Strantchevska-Andrieu le souligne en terminant sa présentation de la *Grammaire* de Venelin, en décrivant le bulgare, il essayait de l'enfermer dans un cadre théorique préétabli – or, ce projet était loin d'être «dépourvu de logique»: «C'est avant tout ce qui est étranger aux langues slaves qui est jugé “encombrant”, et c'est toujours l'“authentiquement slave” qui est privilégié» (p. 358).

Quant au *Dictionnaire* de Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu s'oppose au point de vue⁵⁶, selon lequel au cours des années 1870, Djuvernua, «par rapport à ses confrères», «prend beaucoup de retard dans le domaine de la méthodologie linguistique en général, ainsi que dans les procédés de recherche historique et comparative. Son centre d'intérêt se rétrécit», de sorte que, pour la slavistique de son époque, il n'était qu'«un maillon intermédiaire entre la génération précédente et la génération suivante». D'après C. Strantchevska-Andrieu, ce jugement «heurte par sa sévérité et son illogisme», car il implique une «dépréciation» de la qualité du *Dictionnaire* de Djuvernua, ainsi qu'«une désapprobation du choix du bulgare comme objet de recherche, apparemment trop restreint». De plus, d'après la chercheuse, «[i]l apparaît également illogique d'affirmer que, après une évolution constante et remarquable en tant que linguiste, Djuvernua aurait subitement perdu la valeur de ses acquis pour décliner» (p. 401).

Quant à la «faible production scientifique» durant les dernières années de la vie de Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu rappelle qu'il était trop occupé par un projet aussi grand que la rédaction de son *Dictionnaire* (p. 405).

4.3. SOULIGNER LES SUCCÈS LINGUISTIQUES DE VENELIN ET DE DJUVERNUA

Néanmoins, C. Strantchevska-Andrieu ne s'arrête pas que sur les défauts théoriques des ouvrages analysés, en reconnaissant également les succès linguistiques de leurs auteurs. Ainsi, par exemple, Venelin a noté, de façon juste, «la quasi-disparition» des adjectifs du type mou en bulgare (p. 270). Aussi, d'après la chercheuse, «[l]a présentation des prépositions dans la langue bulgare fait partie des qualités de la *Grammaire* de Venelin» (p. 331). Son chapitre sur les interjections (même s'il ne figure pas au sommaire de l'ouvrage) est jugé «pertinent» (p. 336), car l'auteur y «parvient à dégager quelques traits spécifiques du bulgare qui se révèlent uniquement lors d'un travail “sur le terrain”» – comme, par exemple, «l'émission de la voyelle longue [ǎ] par laquelle les Bulgares expriment la joie ou l'affirmation», ainsi que la prise en compte de la «gestuelle»: les Bulgares, au contraire des autres Slaves, «expriment la négation en hochant de la tête de bas en haut» (p. 337).

Comme le souligne la chercheuse,

«[à] l'époque de Venelin, prendre en considération les différentes variantes phonétiques d'un mot [en distinguant entre une prononciation “normale” et une prononciation “rapide”, entre autres, de certains numéraux. – E.V.] était une marque de modernité étonnante» (p. 273).

⁵⁶ Cité dans Bernštejn (éd.), 1979, p. 153 (cf. p. 401 et 402 du livre analysé).

Le caractère indépendant de la pensée linguistique de Venelin s'est manifesté également dans sa façon d'exposer les règles de la conjugaison bulgare, où il «tient le rôle du pionnier» (p. 299), et plusieurs de ses remarques (celles sur «le peu d'informations que donne sur la classe du verbe [en bulgare. – E.V.] la 1^{ère} personne du singulier»; sur l'organisation de la conjugaison bulgare autour des thèmes du présent et de l'aoriste) même aujourd'hui «n'ont pas perdu de leur valeur» (p. 304).

De la même façon, est présenté comme «nouveau et ambitieux» le projet de Venelin de se lancer dans des recherches «syntaxiques» quand il écrit un chapitre intitulé «À propos de l'ordre des mots»: à cette époque, la linguistique russe est encore «loin des véritables développements syntaxiques». («D'ailleurs, cet état de fait se voit confirmé par la suite: l'auteur traite exclusivement de propositions simples, sans aborder la phrase complexe» – les tournures «spécifiques» pour le bulgare [p. 338], la rection des verbes, l'ordre des mots dans des énoncés courts... [p. 340].)

Dans la partie du livre consacrée à la «mélodie»⁵⁷, «Venelin pressent déjà certaines caractéristiques importantes» de ce qu'on désigne aujourd'hui comme «prosodie» (p. 343), tandis que dans la classification des accents chez Venelin⁵⁸ on pourrait distinguer les «germes» des classifications modernes correspondantes, beaucoup plus détaillées (p. 344-345) – et cela malgré le fait que, par exemple, si on suivait sa logique «critiquable», «tous les accents du russe seraient à la fois fixes [...] et mobiles» [p. 345]). Et même si de nos jours on dirait que Venelin ne tenait compte que de la prosodie lexicale, en laissant de côté «la prosodie postlexicale qui englobe les groupements syntactico-sémantiques, l'intonation ou encore le rythme», pour C. Strantchevska-Andrieu, «il n'est pas question» «de lui reprocher cette lacune dans un domaine qui n'a pris son essor qu'à partir des années 1970» (p. 344). D'autant plus que, par exemple, «Venelin fait preuve d'une modernité étonnante lorsqu'il replace la mélodie (l'intonation?) parmi les autres éléments qui forment la langue» (p. 346).

D'autres chercheurs – comme E.I. Demina – avaient déjà souligné la «perspicacité» de Venelin «qui a pressenti quelle serait la base dialectale de la future langue littéraire bulgare»⁵⁹, en choisissant, comme «modèle à imiter» (p. 352) qu'il joint à sa *Grammaire*, un échantillon de la langue typique de la région qui se situe à proximité des massifs de Sredna Stara Planina et de Sredna Gora (p. 353, cf. la note 34; on regrette d'ailleurs l'absence de ce texte dans les Annexes).

En ce qui concerne Djuvernua, comme nous l'avons déjà vu, entre autres, à l'exemple de la critique de Drinov (à la fin du point 2.1), les

⁵⁷ Cf. la note 26 sur cette notion chez Venelin.

⁵⁸ Venelin distingue trois types d'accent: accent fixe qui frappe toujours la même syllabe; accent mobile qui, «au cours de la dérivation ou des changements grammaticaux, peut se déplacer d'une syllabe à l'autre» et accent «de tournure» «qui vient s'ajouter à l'accent de mot, selon la position que le mot occupe dans la phrase et, parfois, coïncider avec cet accent» (p. 345).

⁵⁹ Demina 1998, p. 98, cité à la p. 353.

points forts de son *Dictionnaire* étaient évidents déjà à la fin du XIX^{ème} siècle. Son «réflexe du pionnier qui prend le risque de s'affranchir des avis préexistants» se manifestait, entre autres, dans le fait qu'il n'a presque pas eu recours aux dictionnaires du bulgare parus avant lui (p. 416). C. Strantchevska-Andrieu y trouve une explication logique: même si la consultation des dictionnaires déjà existants aurait enrichi le lexique du *Dictionnaire*, «son projet était de recueillir exclusivement le présent lexique dans les sources populaires et les éditions récentes en bulgare» (p. 417). Pourtant, certaines erreurs dans le *Dictionnaire* auraient pu être évitées précisément grâce à la consultation des dictionnaires du bulgare qui existaient déjà à l'époque de Djuvernua (p. 436).

Néanmoins, comme il a été souligné plus haut, l'explication des mots dont la signification était obscure même aux savants bulgares, la minutie, l'attention pour de petits détails, la richesse dialectale et ethnographique de son *Dictionnaire* ne demandent pas d'autres commentaires.

4.4. SUR LA NÉCESSITÉ DE CHANGER LES CRITÈRES PERMETTANT DE JUGER DE LA VALEUR D'UNE DÉCOUVERTE

En général, la bienveillance de la chercheuse à l'égard de Venelin et de Djuvernua s'explique par le fait que, en comprenant bien que «le statut de pionnier dans la description d'une langue entraîne inévitablement erreurs et confusions», elle propose de «redéfinir les critères permettant de juger de la valeur d'une découverte». Cette valeur «n'est pas à rechercher à tout prix dans l'équivalence entre les observations des linguistes et l'état réel de la langue décrite», mais la découverte «vaut plus par l'observation minutieuse, par l'attention accordée à tous les aspects de la langue».

«Il s'agit là de fournir le matériau qui suscitera ultérieurement d'autres études sur la langue en question, de mettre en place les bases d'une controverse beaucoup plus large qui permettra, avec le temps, d'approfondir le sujet et de se rapprocher de la "vérité" de la langue» (p. 455).

Dans ce sens, les projets de Venelin et de Djuvernua sont certainement réussis (*ibid.*) – d'autant plus que, comme le souligne la chercheuse dans la Conclusion, un (très bref) regard sur le développement des études du bulgare en Russie jusqu'aux années 1920 témoigne du fait que «les grands sujets abordés par Venelin et Djuvernua sont repris et développés par les linguistes qui leur ont succédé» (p. 458).

5. QUELQUES CRITIQUES DU LIVRE

Soulignons encore que l'ouvrage de C. Strantchevska-Andrieu constitue un apport remarquable à la réflexion sur un épisode particulier de l'histoire de la slavistique – même si, comme n'importe quelle recherche d'une telle envergure, cette étude a quelques aspects discutables. Or, dans ce cas, la plupart d'entre eux ne concernent que le côté «technique» du livre et s'expliquent par la disparition tragique de l'auteur qui n'avait pas eu assez de temps pour terminer la préparation de son manuscrit pour l'édition. Par contre, certains de ces défauts et de ces petites erreurs pourront être corrigés lors de la préparation des éditions postérieures du livre.

Souvent (surtout dans les deux premières parties de l'ouvrage) C. Strantchevska-Andrieu se limite à citer les sources secondaires. D'autre part, certaines sources qui sont mentionnées en bas de page (cf., par exemple, p. 223, 289, 378, etc.) sont absentes de la Bibliographie. Parfois le titre d'un seul et même travail est traduit en français de deux façons différentes – ainsi, à la même page (p. 117), on trouve deux traductions (*Histoire russe vs Histoire de la Russie*) pour *Istorija rossijskaja* de V.N. Tatiščev, etc. En général, de temps en temps, on trouve quelques inexactitudes de traduction: ainsi, le titre d'une partie de la *Grammaire* de Venelin, «O kategorijax glagol'nogo vozrastanija» 'Sur les catégories de la croissance verbale', est traduit comme «De la croissance verbale» (p. 229).

De temps en temps, on aimerait avoir un peu plus de précisions terminologiques – entre autres, pour les expressions comme *la tradition* en linguistique (par exemple, p. 42 et suiv.), *la linguistique d'aujourd'hui* (p. 44), *une véritable science* (p. 55), *la science allemande* (p. 131), etc. Maintenant on parle plutôt d'une *famille* que d'un *groupe* des langues turciques (cf. «groupe turk», p. 59) – en distinguant, par contre, un *groupe* – et non pas une *famille* (p. 372) – des langues slaves.

On constate parfois quelques contradictions dans le livre: la «découverte» du sanskrit date-t-elle de 1786 (p. 57) ou de 1794 (p. 13)? P.J. Šafařík était-il Slovaque (p. 124) ou Tchèque (p. 60)?, etc. Il y a parfois des inexactitudes dans les dates: c'est en septembre 1830 (et non pas 1831, comme cela est indiqué à la p. 216) que Venelin arrive à Bucarest pour y travailler dans la grande bibliothèque de la ville.

La non-utilisation des signes généralement acceptés par les linguistes ([], //, etc.) fait qu'il n'est pas toujours très clair s'il s'agit de sons, de phonèmes ou encore de lettres (cf. par exemple p. 185 où la chercheuse constate que «le o et le a sont souvent confondus en russe»).

C'est probablement dans l'Index des noms qu'il aurait été mieux d'inclure non seulement les noms complets des toutes les personnes mentionnées dans l'ouvrage (y compris leurs prénoms et leurs patronymes, ce qui n'a pas été fait, de la même façon que manquent les noms de certains chercheurs mentionnés dans le travail), mais aussi leurs dates de vie. Cela aurait permis d'éviter les répétitions dans le texte même du travail – où, par

exemple, les dates de vie de J. Dobrovský sont indiquées plusieurs fois (p. 60, 71 et 135, etc.).

Très utile est l'information sur certains chercheurs qui est présentée dans les notes de bas de page (même s'il semblerait plus logique de les introduire de façon plus uniforme – par exemple, après la première mention du chercheur correspondant dans le texte). Néanmoins, une seule note par chercheur suffirait – tandis que, par exemple, A.I. Sobolevskij est présenté de cette manière, et chaque fois différemment, plusieurs fois, comme dans les pages 288 et 392.

On regrette également l'absence d'un Index des langues qui, à part son utilité pratique, aurait encore mieux fait ressortir la grande érudition de C. Strantchevska-Andrieu: à part les langues indo-européennes⁶⁰, dans le livre sont mentionnés et parfois analysés les phénomènes linguistiques et / ou le(s) discours sur les langues telles que le turc (compte tenu de son interaction avec le bulgare, cf. par exemple un nombre important d'emprunts turcs en bulgare), le japonais, l'hébreu et l'arabe, le hongrois et le finnois, etc.

Certaines thèses et conclusions de caractère général présentées dans l'ouvrage restent discutables – comme, par exemple, l'idée de l'existence de «différents types» de slavistique, pour les linguistes slaves et non slaves:

«En règle général, pour le linguiste non slave la slavistique vise à l'étude du monde slave dans son ensemble. [...] Ainsi, dans ses travaux grammaticaux, ce linguiste jugera suffisant de s'appuyer sur une seule langue slave pour en tirer des conclusions sur l'ensemble [...] des langues slaves. Pour le linguiste slave, la problématique de chaque pays de langue slave représente un domaine à part. Il est toujours soumis à une double obligation: avoir une connaissance de la langue slave autre que la sienne suffisamment approfondie pour saisir les nuances les plus subtiles qui la distinguent de cette dernière et, en même temps, être capable de formuler des conclusions valables, pour l'ensemble de la famille des langues slaves» (p. 107).

L'auteur se révèle idéaliste quand elle constate qu'«[a]ujourd'hui, la linguistique a établi une distinction nette entre les langues agglutinantes et flexionnelles» (p. 323): en réalité, ces «types purs» n'existent pas, tandis que les langues présentent plutôt différents degrés de tel ou tel «type», en se trouvant à des distances différentes de ces deux pôles.

On pourrait à peine être d'accord avec le point de vue de C. Strantchevska-Andrieu affirmant que «le participe présent passif en

⁶⁰ Soulignons d'ailleurs que de bonnes connaissances du russe et du bulgare – en synchronie et en diachronie, au moment de la description du bulgare par Venelin et Djuvernua – étaient indispensables pour la rédaction même d'un tel travail. Slavisant professionnelle, C. Strantchevska-Andrieu manifeste de très bonnes connaissances également dans le domaine des descriptions grammaticales du russe et du bulgare: par exemple, elle compare certains passages de la *Grammaire* de Venelin avec les descriptions modernes du bulgare – présentées, entre autres, dans la *Grammaire synchronique du bulgare* de J. Feuillet (cf. p. 274, 306, 310, 317, etc.).

–МЪ», «en dehors de quelques slavonismes, [...] a disparu dans les langues slaves» (p. 329).

En critiquant Vostokov qui rapprochait le mot russe *глаз* ‘oeil’ du verbe *глядеть* ‘regarder’, C. Strantchevska-Andrieu ajoute que, «en réalité», ce mot est «un emprunt de l’allemand *Glas verre*» (p. 382). Or, cette affirmation n’est corroborée par aucune référence à des recherches étymologiques – tandis que, par exemple, dans le *Dictionnaire étymologique* de M. Vasmer *глаз* est mis en rapport avec les mots polonais *glaz* ‘pierre, rocher’, *glaźny* ‘plat’, *nieglaźny* ‘raboteux, inégal’, ainsi qu’avec l’hydronyme macédonien *Глазна река*, littéralement ‘rivière de pierre’ (*Каменка*, en russe). Ainsi la signification primaire probable du mot *глаз* serait ‘boule’ ou ‘pierre’. Par contre, Vasmer critique et réfute l’hypothèse sur l’emprunt de ce mot aux langues germaniques⁶¹.

Comme nous l’avons déjà souligné⁶², quand C. Strantchevska-Andrieu affirme que le bulgare est la seule langue slave ayant une structure analytique (p. 129), elle oublie visiblement le macédonien.

Et comme la chercheuse parle de la *Grammaire russe* de Ludolf, c’est certainement par manque d’attention qu’elle désigne Lomonossov comme «créateur de la première grammaire du russe» (p. 380).

6. EN GUISE DE CONCLUSION: UN REGARD VERS LE FUTUR

Néanmoins, nos remarques critiques ne peuvent en aucun cas remettre en question la qualité de la recherche réalisée par C. Strantchevska-Andrieu, laquelle recherche présente de l’intérêt aussi bien pour les historiens des idées que pour les slavissants spécialistes non seulement du bulgare, mais aussi de la grammaire historique et comparée des langues slaves. Cela s’explique par le fait que, – et c’est un point très fort de son travail – la chercheuse laisse l’histoire de la linguistique dans la linguistique même, ce qui manque souvent aujourd’hui dans les recherches des historiens des idées linguistiques.

On dit parfois que les auteurs répètent, du moins en partie, le destin des personnages au sujet desquels ils écrivent. En quelque sorte, ce fut aussi le cas de l’auteur du livre analysé: comme Venelin et Djuvernua, C. Strantchevska-Andrieu est morte avant la publication de son ouvrage majeur. *Habent sua fata libelli...* Néanmoins, comme la chercheuse distingue plusieurs pistes pour de futures recherches (entre autres, dans la Conclusion de son livre – comme, par exemple, une comparaison ultérieure des ouvrages de Venelin et Djuvernua avec des grammaires et des dictionnaires créés par des Bulgares; les réflexions sur l’efficacité des méthodes de

⁶¹ Fasmer 1950-1958 [1986-1986, vol. I, p. 409-410].

⁶² Cf. la note 3.

description de la langue; l'étude du rôle de la phonétique lors des premiers contacts avec une langue étrangère, etc. [p. 459]), espérons que ce travail sera poursuivi aussi bien par les slavistes que par les historiens des idées linguistiques.

© Ekaterina Velmezova



Aleksandr L'vovič Djuvernua (1838-1886)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDRIEU Christina, 2010: «La découverte de la langue bulgare par les linguistes russes au XIX^e siècle», *Slavica occitania*, 2010, № 30, p. 341-346.
- AUROUX Sylvain (éd.), 1989-2000: *Histoire des idées linguistiques*, t. 1-3. T. 2 (1992): *Le développement de la grammaire occidentale*. T. 3 (2000): *L'hégémonie du comparatisme*. Liège – Bruxelles: P. Mardaga.
- BERNŠTEJN Samuil Borisovič (éd.), 1979: *Slavjanovedenie v dorevoljucionnoj Rossii. Bibliografičeskij slovar'*. Moskva: Nauka. [La slavistique en Russie avant la révolution. Dictionnaire bibliographique]
- BESSONOV Petr Alekseevič, 1855a: *Bolgarskie pesni iz sbornikov Ju.I. Venelina, N.D. Katranova i drugix bolgar*. Vyp. 1-2. Izdal P.A. Bessonov. Moskva (*Vremennik Imperatorskogo moskovskogo obščestva istorii i drevnostej rossijskix*, 1855, kniga XXI, čast' II: *Materialy*). [Les chansons bulgares des recueils de Ju.I. Venelin, de N.D. Katranov et d'autres Bulgares]
- , 1855b: «Glavnye voprosy jazyka novobolgarskogo», in Bessonov 1855a, vyp. 1, p. 1-156. [Questions principales concernant la nouvelle langue bulgare]
- BRANCA-ROSOFF Sonia, 2000: «Normes et dialectes», in Auroux S. (éd.), 1989-2000, t. 3 (2000), p. 45-54.
- COMTET Roger, 1997: «L'apport germanique à la réflexion sur la langue en Russie: des origines aux slavophiles», *Slavica occitania*, 1997, № 4, p. 25-69.
- , 1999: «La découverte du sanskrit en Russie au XIX^e siècle», *Slavica occitania*, 1999, № 8, p. 115-142.
- DEMINA Evgenija Ivanovna, 1998: «O pervom opyte kodifikacii bolgarskogo literaturnogo jazyka èpoxi Vozroždenija. Koncepcija Ju.I. Venelina», in Venediktov G.K. (éd.), *Ju.I. Venelin v bolgarskom Vozroždenii*. Moskva: Institut slavjanovedenija i balkanistiki RAN, p. 84-121. [Du premier essai de codification de la langue littéraire bulgare à l'époque de la Renaissance. La conception de Ju.I. Venelin]
- DJUVERNIA Aleksandr L'vovič, 1867: *Ob istoričeskom nasloenii v slavjanskom slovoobrazovanii*. Moskva: Tipografija Gračeva i K°. [Des strates historiques dans la formation des mots slaves]
- , 1889: *Slovar' bolgarskogo jazyka po pamjatnikam narodnoj slovesnosti i proizvedenijam novejšej pečati*. Reprint des volumes I-II (1885-1886), III (1887), IV, V et VI (1888), VII, VIII et IX (1889). Moskva:

- Universitetskaja tipografija. [Dictionnaire de la langue bulgare d'après les sources populaires et les ouvrages édités récemment]
- DRINOV Marin, 1892: *O bolgarskom slovare A.L. Djuvernua*. Sankt-Peterburg: Tipografija Imperatorskoj akademii nauk. [Du dictionnaire bulgare d'A.L. Djuvernua]
- FASMER Maks [VASMER Max], 1950-1958 [1986-1987]: *Ètimologičeskij slovar' russkogo jazyka*, vol. I-IV. Moskva: Progress, 1986-1987. [Dictionnaire étymologique de la langue russe]
- FEUILLET Jack, 1996: *Grammaire synchronique du bulgare*. Paris: Institut d'études slaves.
- KUGLER Katalina, 1993: «Ju.I. Venelin v Segede», in Fejér A. *et al.* (éds), *Magyarok és szlávok*. Szeged: [JATE Szláv Filológiai Tanszék]. [Ju.I. Venelin à Szeged]
- LORY Bernard, 1988: «Quelques aspects du nationalisme en Bulgarie 1878-1918», *Revue des études slaves*, 1988, t. 60, fasc. 2, p. 499-505.
- LUNINA M.V., 1951: «Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija Ju.I. Venelina», in Bernštejn S.B. (éd.), *Slavjanskaja filologija. Stat'i i monografii*. Moskva: Izdatel'stvo Moskovskogo universiteta, p. 108-123. [La Grammaire du bulgare contemporain de Ju.I. Venelin]
- MOUNIN Georges, 1967: *Histoire de la linguistique des origines au XX^e siècle*. Paris: PUF.
- PETROVSKIJ Nestor Memnonovič, 1914: «O zanjatijax V. Kopitarja bolgarskim jazykom», *Spisanie na BAN*, kn. 8. Sofija: Džržavna pečatnica, p. 19-74. [Sur les études de V. Kopitar à propos du bulgare]
- STEPOVIČ [STEPANOV (DUKA-STEPOVIČ)] Andronik Ioannikievič, 1896: «Slavjanskije izvestija», *Filologičeskie zapiski*, 1896, vyp. 1, p. 117-148. [Nouvelles slaves]
- USIKOVA Rina Pavlovna, 1990: «Makedonskij jazyk», in Jarceva V.N. (éd.), *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'*. Moskva: Sovetskaja ènciklopedija, p. 279. [La langue macédonienne]
- VELMEZOVA Ekaterina, 2008: «Traduire les désignations des parties du discours: le cas de l'*interjection* dans les grammaires slavonnes de la fin du XVI^e au début du XVII^e siècle», in Meizoz J., Sériot P. (éds), *Traductions scientifiques et transferts culturels – 1. Actes du colloque de relève organisé à l'Université de Lausanne le 14 mars 2008 par la Formation doctorale interdisciplinaire (<http://doc.rero.ch>)*, p. 37-46.
- VENELIN Jurij Ivanovič, 1997: *Grammatika nynešnego bolgarskogo narečija*. Moskva: Institut slavjanovedenija i balkanistiki. [Grammaire de la langue bulgare contemporaine]
- , 2002: *Gramatika na dnešnoto b'lgarsko narečie*. Sofija: Universitetsko izdatelstvo «Sv. Kliment Oxridski». [Grammaire de la langue bulgare contemporaine]